



A TRAVERS

LES PLUS HAUTES ALTITUDES DU GLOBE

(SUITE)

Les hommes de l'expédition, raconte le prince Henri d'Orléans, ne voient pas la fin de leurs souffrances. Quelques-uns demandent à être abandonnés, aimant mieux mourir que de continuer à se traîner misérablement. C'est à pied, en effet, qu'il faut poursuivre la route; il ne reste plus qu'un cheval, les autres sont morts de soif et d'épuisement. Quant aux chameaux, de quarante qu'ils étaient au départ, on n'en compte plus que quinze. Encore avancent-ils à grand-peine, ne pouvant faire que deux kilomètres à l'heure.

Enfin, la caravane atteint les bords du fameux lac Namtso, le « lac du ciel », miroir de glace de 70 kilomètres de long sur 10 à 20 kilomètres de large, s'étalant à 4,700 mètres d'altitude entouré de hautes montagnes et dominé par des pics éblouissants de neige.

— Le voilà donc enfin, s'écrie Bonvalot, ce Namtso dont nous parlions depuis quinze jours ! Que de fois nous avons cru nous trouver sur le point de l'atteindre ! Lorsque, dans ces régions sillonnées de lacs, nous apercevions, à travers les montagnes, un coin de glace, on supposait toujours que ce pouvait être le Namtso; en approchant, on reconnaissait encore une fois son erreur. Plus vaste était le Namtso.

Dans cette contrée, les cavaliers thibétains, qui s'acharnent à surveiller l'expédition, apparaissent plus nombreux, mieux armés ; ils ont soin toutefois de se tenir à distance. La caravane marche encore deux jours, laissant derrière elle le Namtso.

« Le 15 février, rapporte le prince Henri d'Orléans dans sa captivante relation parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, nous montons péniblement une petite passe du sommet de laquelle nous voyons le Tengri-Nor. Certes, jamais Livingstone ne ressentit autant de joie en découvrant les flots de l'Albert ou du Victoria-Nyanza, que nous, en apercevant la surface blanche et étincelante du lac céleste. Le Tengri-Nor est, en effet, marqué sur les cartes. Nous sommes près de Lhaga, nous sortons de l'inconnu, nous sommes sauvés. Cette immense chaîne blanche, qui s'étend au sud du Tengri-Nor, c'est le massif du Mindjin-Tongla ; il nous semble être en pays de connaissance. »

Et quel tableau désolant Bonvalot nous fait de la misérable caravane ! Les chameaux hors d'état et tous les chevaux morts ; les hommes exténués, sans force, à bout de courage, étonnés de la prodigieuse traversée qu'ils viennent d'accomplir. A part le fidèle et vaillant Rachmed, les serviteurs sont incapables d'un coup de main ; ils se traînent misérablement, et le seul effort que l'on puisse exiger d'eux, c'est l'effort de ne pas mourir encore.

C'est dans ce lamentable état que la caravane rencontre enfin les autorités de Lhaga, la ville « sacrée des Esprits », la Cité sainte, la Rome vénérée et inaccessible du monde bouddhique,

Au pied des montagnes doivent s'arrêter les explorateurs; il leur est défendu d'aller plus loin. Epuisés de fatigues inexprimables et privés d'animaux, sans d'autres aliments que les vivres difficilement accordés par les Thibétains, comment pourraient-ils songer à passer outre, à continuer leur douloureux chemin?

Lhaça n'est d'ailleurs pas le but de l'expédition; c'est Batang et, ensuite, Hanoï. Pour accomplir cette traversée immense, il est besoin de l'aide des autorités thibétaines si soupçonneuses et si hésitantes, astucieuses et dissimulées, toujours sur le qui-vive. Elles se demandent qui sont, d'où viennent et que veulent ces voyageurs, comment ils connaissent la route entièrement secrète qu'ils ont suivie, s'ils tombent de la lune ou du soleil?

Un chef de Lhaça, un *amban* est envoyé à la rencontre de l'expédition. Il interroge, se recueille. A toutes les questions, les explorateurs répondent avec une constante franchise, ayant toujours soin de tenir le même langage. Un bruit continu de grelots, raconte le prince Henri, indique le va-et-vient des courriers de Lhaça et prouve l'importance que l'on attache à l'arrivée de la caravane. Mais à la capitale, à Lhaça, on est d'une défiance extrême : on a si souvent cherché à tromper le gouvernement. Comment des gens viendraient-ils de si loin dans le seul désir de voir le pays et de s'instruire?...

Après s'être recueilli dans sa « mer de sagesse », et avoir prié les dieux, le talaï-lama se décide à envoyer auprès de la caravane un talama, accompagné d'un premier ministre. Ce sont de respectables vieillards qui pèseront les paroles des voyageurs et jugeront de leur sincérité.

Arrivent les fêtes du jour de l'an, raconte le prince Henri, et l'expédition assiste au plus curieux défilé, à la plus étrange mascarade qu'il soit possible d'imaginer : un bariolage inouï des couleurs les plus criardes, des têtes aux expressions les plus singulières et les plus diverses, un véritable musée des coiffures les plus désopilantes que l'imagination humaine puisse rêver. C'est à se croire dans les coulisses de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin. En tête du cortège, deux vieillards, grands dignitaires, dont les manteaux de peau de lynx blanc couvrent à demi des robes de soie écarlate; ils s'avancent accroupis sur de petits chevaux crème, la tête couverte d'un capuchon de soie rouge, doublé de jaune et de bleu, se boutonnant au menton. Leurs selles sont couvertes de peaux de panthères et leurs montures, richement caparaçonnées, sont tenues en main par un soldat. Derrière ces éminents et grotesques personnages, apparaît la foule de leurs aides de camp, secrétaires, écuyers, serviteurs, hommes d'armes.

Cette inénarrable procession vient voir la caravane, qui l'observe à loisir. Au fond de la tente, le premier ministre, la tête grosse comme un potiron, écoute sentencieusement le vieux lama qui, en parlant, agite sans cesse sa barbiche blanche, nattée comme une queue de rat. Puis c'est un lama à la figure imberbe, au rusé sourire, vêtu d'un veston jaune d'œuf agrémenté de galons d'or; près de lui, le lama-mogol, qui servira d'interprète aux voyageurs, donnant les expressions les plus cocasses à son visage grimaçant.

A l'entrée de la tente, le prince Henri croit retrouver le type de ces vieux soudards, bons à tout, qu'a si merveilleusement dépeints Alexandre Dumas. Ils sont là, trois ou quatre, la figure tannée, plissée, fendillée comme un vieux cuir, serrée dans un bonnet de fourrure qui se rabat sur les oreilles et rappelle les coiffures des hommes d'armes du XVII^e siècle. Ces guerriers portent des robes chinoises jaunes ou rouges; ils ont le profil grossier et l'air farouche; sur la lèvre supérieure, quelques poils grisonnants et rudes comme des poils de chat, qui ont la prétention excessive de passer pour des moustaches.

Au dehors se tiennent les serviteurs et les soldats, des cavaliers à l'élégant costume : jupons courts, serrés au-dessous de la taille, à l'orientale; petite veste flottante, bordée de larges bandes claires, formant de gracieuses arabesques; par dessus, un capuchon rouge; une sorte de large ruban dans lequel s'entortille la queue. D'autres soldats semblent vêtus d'une cotte de mailles, représentée par une peau de chèvre noire, sans manches, serrée à la taille avec une collerette sur les épaules.

Dans cette foule de serviteurs, chacun a ses attributions. En dehors des soldats qui portent le sabre en travers sur le ventre et, sur le dos, le long fusil à deux fourches de fer, nos voyageurs remarquent les porteurs de chapelles : A un baudrier rouge, passé en bandoulière, pendent de petits reliquaires d'argent qui renferment les idoles vénérées; ces objets du culte suivent partout les chefs. Les tentes dressées, on les pose sur un autel. Devant, brûlent des lampes ou des cierges minuscules. Chaque soir, les fidèles prient durant des heures entières, psalmodiant de longues oraisons d'un effet saisissant. Ici, des godets en cuivre, que l'on place sur les autels bouddhiques, toujours au nombre de sept, servant à brûler le safran devant les idoles; là les *moulins à prières*, ornés de grelots suspendus à une petite chaînette de cuivre qu'on agite à tous moments. Un coup de pouce et le moulin tourne, se mettant à moudre des oraisons mécaniques, interminables, trop longues sans doute pour monter au ciel.

Ah ! ce n'est plus la prière ardente et douce qui déborde de l'âme et jaillit du cœur pour s'envoler vers Dieu ; la prière faite de regrets et de douleurs, d'espérance et de foi qui s'exhale comme un parfum des lèvres repentantes !

Plus intéressants et plus poétiques que les moulins à prières sont les *obos*, tas de pierres que l'on rencontre au sommet des passes et le long des routes, simples rochers où l'on a gravé une prière.

Des lamas voyageurs, rapporte Bonvalot, parcourent le monde bouddhique, offrant leurs services aux croyants. On leur donne l'hospitalité, le toit, le couvert, quelquefois un modeste salaire et, selon la générosité des fidèles, ils gravent des formules mystérieuses sur plus ou moins de pierres qu'on dépose sur les collines.

A ces pierres écrites, les passants ajoutent d'autres pierres, et c'est toujours en priant qu'ils les disposent.

Souvent, au milieu de ces *obos*, on plante des perches enjolivées de banderoles et de carrés d'étoffes où sont imprimées de longues prières qu'agite le vent. En écoutant le murmure de ces bannières où chuchote la brise, on dirait les supplications mystérieuses ou les confessions aériennes de quelque âme en peine ; et c'est ainsi que le vent aide à la transmigraton des âmes que séquestrent des corps indignes.

Quand souffle la tempête, autre tableau : les perches chancellent et penchent en criant, les banderoles flottent comme si elles allaient s'envoler dans le ciel avec leurs maximes saintes et leurs douces oraisons. Dans sa course impétueuse, l'ouragan ébranle ces blocs fantastiques, tourne autour des roches sacrées, se précipite en hurlant dans les fissures béantes, fait gémir les pierres « qui prient ».

Pour la première fois, sur les flancs des « Monts Célestes », nos voyageurs virent, tracées en lettres gigantesques, les paroles sept fois saintes : *Om mané Padmé houn*. Ces mots, des millions d'hommes les murmurent à travers leur courte vie, dans l'espérance d'une meilleure éternité.

Revenons aux Thibétains de Lhaça visitant la caravane de Bonvalot : après les soldats et les cavaliers, la foule des serviteurs, les porteurs de chapelle, les tourneurs de moulins à prières, voici les échantons coquettement vêtus, uniquement chargés d'offrir à leur maître, sur un plat d'argent, la jatte artistement taillée dans un bloc de jade, et de veiller à ce qu'elle soit toujours pleine de thé beurré. Puis viennent les chameliers, devant, à toute demande, présenter le cachet d'or ciselé ; enfin, les secrétaires portant derrière l'oreille de petites tiges de bambou taillées d'avance afin que les ordres soient rapidement transcrits.

Tout ce monde, observe le prince Henri, est

en perpétuel mouvement entre la caravane et le camp des Thibétains : il y a seize mandarins ; chacun a sa propre tente, une tente pour ses serviteurs, une tente pour sa garde, une tente pour sa cuisine, que sais-je ! La route de Lhaça est remplie par les soldats et les courriers qui portent les ordres, par les yaks chargés de provisions. Serviteurs et soldats prennent les voyageurs pour de grands personnages et leur tirent la langue avec autant de respect qu'à leurs chefs.

Tout cela est bien ; mais comme le temps semble long à la caravane ! On ne vit jamais de temporisateurs plus défiants que ces Thibétains. Ce sont, chaque jour, des conférences de six ou sept heures et de nouveaux délais qui n'en finissent pas. Tantôt, c'est le roi de Lhaça qui est malade et que l'on ne peut consulter ; tantôt c'est le talaï-lama qui fait préparer des présents ; c'est à désespérer de se remettre en route et de poursuivre jusqu'à Bataang, but tant désiré des vaillants explorateurs qui finissent par perdre patience.

Un beau matin, les Thibétains toujours prêts à se dérober, n'ayant pas tenu leur promesse de déplacer leur camp et celui des voyageurs, on tire sur leurs animaux, en les prévenant que si, dans un délai donné, ils ne laissent pas partir la caravane, c'est sur eux-mêmes qu'on tirera. Argument parfait ! On envoie aussitôt un mandarin à Lhaça avec ordre de marcher jour et nuit, et, quatre jours après, l'expédition reçoit des présents du talaï-lama, des armes, des provisions, des costumes de Lhaça, dix-huit chevaux, des moutons, et, fortune inappréciable, une feuille de route pour traverser le Thibet par un chemin nouveau avec l'appui tout-puissant du talaï-lama.

A nos explorateurs il a fallu un long mois pour convaincre les autorités qu'ils étaient des amis et non des ennemis ; et, s'ils sont arrivés à les persuader de leurs bonnes intentions, c'est parce qu'ils n'ont jamais été surpris en contradiction, tandis que les indigènes se démentaient à tout propos. Le jour du départ de la caravane, un des chefs thibétains, faisant des aveux à Bonvalot, s'étonne que, malgré tant de pièges tendus sans cesse, les voyageurs aient toujours répété ce qu'ils avançaient le premier jour : « Pendant plus d'un mois, vous avez toujours invariablement affirmé la même chose ! » L'astucieux Thibétain n'en revenait pas.

— En somme, dit Bonvalot, ces Thibétains sont de braves gens, et, aussi, de fins diplomates, d'une patience inouïe, d'une ténacité incroyable, cherchant à éclaircir le moindre soupçon et revenant cent fois à la charge, excellent dans l'art de retourner les hommes en tout sens, parlant gravement après s'être con-

sultés, discutant sans gestes, les mains retirées dans les manches, souvent en égrenant un chapelet qui ne les quitte guère.

La belle franchise et la charmante expansion françaises ont triomphé de l'esprit tortueux et défiant de l'oriental, comme l'infatigable énergie et la constante audace de nos voyageurs ont bravé les glaces et les neiges, les périls et les privations, l'immensité, l'inconnu.

Thibétains et Français, après tant de craintes et de menaces, se quittent en amis, en frères. En route pour Batang, et de là au Tonkin!

De Lhaga à Hanoï : C'est le 5 avril que la caravane se met en marche vers la « petite route du Thé » qui doit la mener à Batang. A l'expédition les Thibétains fournissent guides, animaux, provisions, car il lui faudra traverser des déserts immenses sans aucune culture, sans aucun habitant. Les bagages de la caravane sont portés à dos d'homme ou à dos de yaks, bêtes étranges, sortes de bœufs à queue de cheval, robustes et rapides, mais intraitables et farouches, fantasques et capricieux, marchant à leur guise. Les jours s'écoulent, la caravane s'avance, le désert fuit, les hautes montagnes semblent s'affaïssir et disparaître. Voici des hommes, leurs demeures, leurs troupeaux; de beaux types aux traits fins, au profil grec très marqué, très vifs de mouvements et très mobiles d'impressions, faciles au bien comme au mal, également portés à nuire et à obliger, tantôt hospitaliers et tantôt menaçants, mais fuyant toujours devant quelques coups de revolver tirés en l'air et venant ensuite faire des excuses, se décidant enfin à vendre des aliments et à fournir des animaux.

Les routes deviennent belles et sûres, les paysages riants. Des oiseaux magnifiques, de grands cerfs, les chevrotains à muse, des ours énormes, appelés *ours-cheval* à cause de leur taille géante. A mesure que la saison avance, les collines se changent en vrais parterres; des fleurs, partout des fleurs, des plantes cultivées dans nos jardins : jasmins et lilas, pivoinés et tulipes, anémones, orchidées, cypripediums.

Huit mois de routes nouvelles. Enfin, voici Batang élevant, au bord d'un torrent, au milieu de grands peupliers et de noyers superbes, ses petites maisons en pierre et en terre battue qui prennent, au soleil, une charmante teinte rose. Autour de la ville, une vallée richement cultivée, donnant deux récoltes par an. Un peu plus loin, une grande lamasarie aux murs blancs renferme un temple au faîte doré.

A Batang, assez bonne réception des autorités chinoises, dont il serait, pourtant, téméraire d'abuser. Ce qui paraît le plus prudent, c'est de partir. Arrivés à Tatsien-Lou, le

24 juin, jour de la Saint-Jean, nos voyageurs y sont accueillis par des compatriotes, des missionnaires français. La France entière, dit Bonvalot, se trouve représentée dans ce coin de la Chine. C'est d'abord le père Courroux, de Langres; puis le père Géraudet, de Nantes; le père Dejean, de Bordeaux; Mgr Biet, de Langres, ayant à son côté un Montalbanais; Bretons, Francs-Comtois, Champenois, Gascons, Bourguignons, tous rivalisent de soins et de bontés pour les vaillants explorateurs, car tous sont Français. Grâce à l'obligeance de Mgr Biet et de ses missionnaires, la caravane peut reprendre assez de force et de santé pour partir le 28 juillet, atteindre enfin le fleuve Rouge qu'elle descend en pirogue.

Le 28 septembre, nos voyageurs arrivent à Hanoï. C'est presque la France, tout au moins un morceau de la patrie française en Extrême-Orient. Avec quelle joie les intrépides explorateurs revivent de la vie civilisée, entendent parler notre belle langue, revoient notre drapeau et nos soldats portant si fièrement leurs uniformes, reçoivent enfin les chaudes et patriotiques félicitations prodiguées à ces Français qui arrivent de l'Ouest, à travers le continent asiatique, par une route vraiment prodigieuse que personne n'a jamais faite.

A Hanoï, Bonvalot et son jeune compagnon, le prince Henri d'Orléans, se reposent, un mois, de leurs longues fatigues avant de reprendre la route de France en passant par Saïgon, Singapour, Ceylan, Suez, Marseille, pour arriver à Paris, point de départ de cette fantastique et merveilleuse expédition. C'est ainsi que les audacieux voyageurs ont fermé le circuit immense qui les a conduits, par la Sibérie et les plateaux glacés de l'Asie centrale, jusqu'aux régions torrides de l'Indo-Chine.

Nous ne saurions mieux terminer ce modeste et rapide travail qu'en détachant de l'émouvant récit de Bonvalot lui-même ces dernières lignes empreintes de franchise charmante, de bonne humeur gauloise et de patriotisme :

« En quinze mois, conclut l'illustre explorateur, nous avons traversé le vieux continent, exploré le Thibet, assemblé de riches collections pour notre France.

« Nos compatriotes semblent contents de nous. La géographie y gagne sans que la France y perde, et il ne nous en faut pas davantage. Et tout cela, grâce au duc de Chartres qui souhaitait que nous fassions quelque chose de français. Maintenant, un bon souvenir à mes braves compagnons, Henri d'Orléans, Dédéken et Rachmed. A l'un, on pardonnera d'être prince; à l'autre, d'être missionnaire; à Rachmed, d'être Ous-beq, et à moi... de dire ce que je pense. »

On trouvera que ce n'est pas assez : pour le P. Dédéken, cette expédition est une nouvelle page de courage et de dévouement; à ses triomphes du Pamir, Gabriel Bonvalot a ajouté sa gloire du Thibet, et le jeune prince Henri d'Orléans vient de conquérir avec éclat le premier fleuron de sa couronne d'explorateur.

Ne parlons pas d'excuse! Ce qu'on doit à ces audacieux voyageurs, c'est un vif hommage de reconnaissance et d'admiration, car ils ont bien mérité de la science et de la patrie.

FULBERT-DUMONTEIL.

(La fin au prochain numéro.)

CONSEIL

La Table à ouvrage.



ADIS, mesdemoiselles, ce petit meuble avait sa très grande importance dans le mobilier féminin. Il constituait pour les jeunes filles un présent d'étranges très désirables et très désiré, il comptait parmi les cadeaux de noces, et plus d'une de nos mères l'a reçu sous forme de corbeille de mariage.

Il faut croire que l'usage en est devenu moins général, car on ne voit guère plus de table à ouvrage dans les étalages des marchands de meubles, et l'on n'en voit pas davantage dans les chambres des jeunes filles. L'art de l'ébénisterie se donne carrière à propos de toutes les espèces de tables, cependant : tables-étagères, tables Henri II, tables Louis XV et Louis XVI, triangles, cœurs, haricots, toutes les formes connues et inconnues, commodes ou incommodes, se combinent avec la marqueterie et le vernis Martin pour réaliser ces petits bijoux inutiles sur lesquels on ne peut poser que des bibelots, tels qu'éventails, miniatures, porte-bouquets, etc. On invente encore de jolis bureaux, des tables à écrire (la correspondance joue un grand rôle dans les habitudes de la jeunesse actuelle), mais de tables à ouvrage, point. Il faut être déjà un peu vieille pour en posséder une et pour l'organiser telle qu'on l'a vue chez sa mère : chaque compartiment contenant, bien rangés, des assortiments de fil, de soies, de lacets, de boutons, etc.

Comme cela facilitait l'ordre dont on reproche à la génération de nos jours de manquer! Quand on avait tout *sous la main*, il était si simple de refaire le point manquant, de recoudre le bouton sauté! On rendait aussi mille services au mari, au père, aux frères. Enfin, l'on se sentait très confortable et très féminine lorsque, assise devant sa table, près

du feu en hiver, dans l'embrasure de la fenêtre en été, on se livrait au travail avec la certitude de n'avoir pas à se déranger et la satisfaction que donne la prévoyance.

Est-ce à dire que vous ne travaillez pas, mesdemoiselles? Je dois vous dire tout bas qu'on vous en accuse, et qu'on prétend, à tort ou à raison, que les études nouvelles, compliquées, et tant soit peu masculines auxquelles vous vous livrez, font tort à cette occupation plus humble, mais vraiment féminine et indispensable du travail des doigts. Moi je vous défends. Beaucoup d'entre vous travaillent, mais un trop grand nombre cultivent le genre inutile et futile. La table à ouvrage vous donnerait le goût des vrais ouvrages, des ouvrages sérieux, utiles.

Elle est un peu fée, cette table à ouvrage; près d'elle, on se sent *at home*, disposée à rester chez soi, à goûter le charme tranquille du logis. Tandis que ses multiples compartiments facilitent les entreprises de tout genre, vous pouvez y poser un livre pour alterner vos travaux et vous en reposer.

Cela n'a l'air de rien, ce que je vous dis là; certaines hausseront les épaules en se demandant comment un meuble d'une forme plus ou moins spéciale peut influer sur leurs habitudes. Mais le bannissement de ce meuble est tout un symptôme : il a une signification plus profonde que vous ne semblez le penser; les choses, après tout, sont des symboles, et les petites étagères à bibelots, qui ont remplacé dans vos chambres la table à ouvrage classique de vos mères, pourrait bien être l'image de la décadence d'idées sérieuses et d'habitudes utiles que les gens sévères reprochent à votre génération.

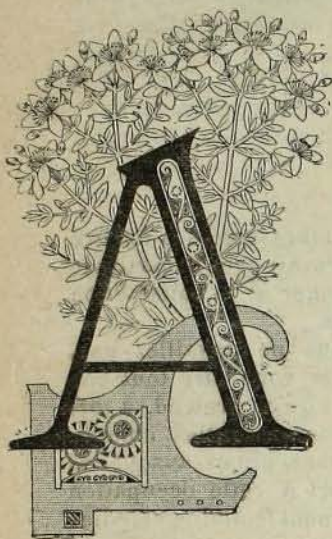
Faisons notre examen de conscience, et si nous trouvons dans notre vie trop de bibelots, c'est-à-dire trop d'inutilités, cherchons, pour les prochaines étrennes, quelque aïeule ou quelque grand'tante qui serait heureuse de nous offrir une table à ouvrage.

M. MARYAN.

DERNIÈRE PENSÉE

(SUITE)

11



U travers de cette tristesse paisible, Denise essayait d'atteindre au recueillement, ou, plutôt, elle l'avait atteint, mais elle aurait voulu en faire l'état permanent de son âme. Le malheur venait de lui révéler un aspect nouveau de la vie qu'elle n'avait pas même soupçonné jusque-là : la possibilité d'une

existence uniforme, sans secousses, comme ayant épuisé, en un seul ébranlement, la possibilité de s'émouvoir désormais ; d'une existence à tout jamais indifférente aux choses du dehors, à l'impression de l'extérieur, monotone, mais échappant à l'ennui cependant par sa régularité même, ou, plus exactement, par sa régulation volontaire et préordonnée.

En de pareilles dispositions, l'esprit est fait d'avance aux renoncements, et, pour les natures faibles ou sans ressort, cette résignation se transforme à la longue en une indifférence néfaste qui atrophie, l'une après l'autre, toutes les énergies de la volonté.

Denise vit le danger et voulut se prémunir contre lui.

Elle ne s'en effraya point, d'ailleurs, outre mesure. La plaie de son cœur était incurable ; le vide qu'elle y avait creusé ne pouvait être comblé, et cela seul la mettait à l'abri de toute oblitération de la sensibilité.

Toutefois, la prudence lui conseillait de prendre toutes les précautions.

Elle résolut donc d'intéresser à la fois son esprit et son cœur en les attachant à des objets susceptibles de les maintenir à la hauteur de ce qui est beau, de ce qui est vrai, ce qui était la hauteur naturelle de son cœur et de son esprit. Au premier, elle assigna la charité pour but et pour rôle ; au second, la recherche des œuvres d'intelligence capables de lui donner une pleine satisfaction.

Et, néanmoins, au bout de sa recherche, si sa douleur vivait encore, les objets de ses efforts

lui paraissaient insuffisants, non seulement à l'en distraire, mais surtout à détourner d'elle cette fatigue qu'elle redoutait, ce dégoût d'une existence vide, à laquelle il lui devenait plus que jamais impossible d'assigner un but.

Un événement imprévu vint tout à coup raviver le chagrin assoupi par l'action du temps et donner momentanément une orientation nouvelle aux activités de la jeune fille, à ce besoin qu'elle avait de dépenser au dehors le trop plein de sa jeunesse pleine de sève, la surabondance de son cœur, né pour s'ouvrir à toutes les générosités.

C'était tous les ans, à la même date, pour le père et la fille, le même motif de pèlerinage à Cimiès.

Il y avait là, dans le vieil enclos funèbre dépendant du couvent, une tombe de pierre sous laquelle reposait une femme, une mère, trop peu connue de sa fille, mais que les larmes du mari avaient pu consoler de n'avoir pas joui plus longtemps sur la terre des bonheurs de la maternité.

Et c'était à cette tombe que revenait, chaque année, au voisinage du carnaval, comme par une amère ironie, M. Amart accompagné de Denise. Et sur cette tombe, entretenue avec un soin pieux, c'était encore un amoncellement de fleurs pareilles à celles que l'on jetait à pleines mains dans le tournoi mondain des cinq jours de fêtes.

Sa piété affectueuse avait élevé le monument avec une grâce exquise, une touchante recherche de ce qui pouvait ajouter à sa mélancolie par la mise à contribution de l'art.

La croix qui dominait la dalle de marbre du sépulcre était en marbre aussi, en marbre blanc, étincelant sur ce soleil plein de caresses, ajouré, découpé comme une dentelle. La dalle elle-même supportait quatre figures d'anges soutenant sur leurs épaules une table de marbre noir sur laquelle un nom était gravé en lettres d'or, attendant que de nouveaux deuils vinssent graver d'autres noms à la suite.

A l'entour, malgré l'exiguïté de l'espace accordé aux sépultures dans cet enclos où les morts gisaient coudé à coudé, on avait créé un véritable parterre. Des roses grimpantes enlaçaient le socle de la croix et montaient jusque sous les branches de l'arbre éternel. D'autres, se penchant sur la pierre, y secouaient l'odorante pluie de leurs pétales embaumés.

Et, comme si cette présence perpétuelle de fleurs n'eût pas suffi, comme s'il fallait un surcroît à cette profusion de parfums, chaque hiver, l'anniversaire de la douleur ramenait le père et la fille portant de nouveaux dons à brassées. Et, ce jour-là, la tombe disparaissait sous cette floraison nouvelle et les larmes du regret s'y mêlaient aux pleurs que la rosée laissait sur les corolles amoncelées.

Ce matin-là, au moment où ils allaient quitter l'enclos, M. Amart et Denise s'arrêtèrent presque sur le seuil, frappés par un tableau qui les reporta brusquement de trois années en arrière.

Une religieuse venait d'entrer, conduisant deux enfants.

Ces enfants, il ne fallut pas longtemps à la jeune fille pour les reconnaître.

Le garçon avait grandi, la fillette plus encore. Leurs traits avaient déjà pris cette teinte dorée qui est le hâle des régions chaudes. Mais ils n'avaient point perdu leurs contours, et il était aisé d'y retrouver le souvenir du passé.

Les enfants, de leur côté, avaient tressailli à la vue des deux visiteurs du cimetière.

Ils étaient à l'âge où la mémoire garde le plus durablement les empreintes.

Ce fut la petite fille qui, la première, manifesta sa joie.

— Renzo! cria-t-elle, le monsieur et la dame!

Et, avant que la religieuse pût l'en empêcher, entraînant son frère par l'exemple, elle vint tout droit à Denise, les bras ouverts.

La jeune fille, de son côté, voyant l'élan de la mignonne créature, lui avait tendu les siens. En un instant, les deux enfants s'y jetèrent, affectueux et tendres, répondant aux caresses de cette amie si jeune, déjà si vieille connaissance pour eux, et couvrant de baisers les joues inondées de larmes de Denise.

La sœur s'était arrêtée, muette de surprise, ne sachant plus quelle contenance garder en présence d'un événement dont elle ne pouvait comprendre la signification.

L'ancien receveur général fit un pas, et, se découvrant respectueusement :

— Ma sœur, dit-il, vous remplacez sans doute la sœur Marie-Thérèse... et peut-être vous étonnez-vous de ce qui se passe en ce moment?...

— En effet, monsieur, répondit celle-ci encore troublée. Je vois bien que ces enfants connaissent mademoiselle, ou plutôt la reconnaissent, mais je ne puis, en aucune façon, m'expliquer ce qui motive cette reconnaissance.

Un doux et triste sourire glissa sur les lèvres du vieillard.

— Ma sœur, quelques mots suffiront à vous tout expliquer. Vous conduisez ces deux orphelins sur la tombe de leur mère, n'est-il pas vrai?

— Oui, monsieur, mais...

— Il y a trois ans, ils y vinrent à une date sensiblement rapprochée. C'était alors le lendemain du carnaval. Aujourd'hui, le carnaval n'est pas encore venu, mais les jours du mois se correspondent. Ils y venaient escortant le cercueil de leur mère et conduits par la sœur Marie-Thérèse... Nous étions là, ma fille et moi, comme aujourd'hui. Il paraît que l'Assistance publique seule allait avoir à s'occuper d'eux, et je bénis encore le ciel qui nous permit à ce moment d'intervenir pour ce que nous crûmes être le plus grand bien de ces deux enfants..

— Ah! monsieur, interrompit la religieuse, vous n'avez pas besoin de m'en apprendre davantage et je sais votre nom, maintenant.. Vous êtes...

— Monsieur Amart et sa fille Denise, prononça le vieillard.

La sœur se rapprocha des deux petits, qui se tenaient auprès de Denise.

— Mes enfants, dit-elle avec une véritable émotion, c'est bien à vous d'avoir reconnu ainsi vos bienfaiteurs. Remerciez-les de tout votre cœur du bien qu'ils vous ont fait et dont vous n'appréciez que plus tard toute l'étendue.

Les deux petits s'étaient tus spontanément à l'approche de la religieuse.

Denise essuya ses yeux, mais il était visible que d'autres larmes refoulées étaient prêtes à suivre les premières.

— Ma sœur, dit-elle, croyez bien que cet élan d'affection m'a été plus sensible que tout témoignage réfléchi de gratitude. Car, voyez-vous, ici, c'est le cœur qui a parlé spontanément en eux, sans tenir compte des obligations que la raison leur imposera plus tard. Je ne leur demande que de nous aimer toujours ainsi. La reconnaissance est, dit-on, lourde à porter pour quelques âmes. Je ne la leur demande pas, et je vous supplie d'attendre qu'elle s'éveille naturellement dans leurs cœurs, si, toutefois, cet éveil est indispensable à leur tendresse.

— Mademoiselle, fit la religieuse de plus en plus émue, ces paroles font le plus grand honneur à votre propre cœur. Mais laissez-moi vous dire que votre générosité ne saurait imposer à ceux qui ont été les témoins et les ministres du bien que vous et votre père avez accompli, de taire à vos obligés le récit de ce bienfait.

— Je ne vous l'impose pas, ma sœur, s'écria la jeune fille; je ne vous demande que de le

faire le plus tard possible. La reconnaissance est une plante de serre chaude : la tendresse naît d'elle-même comme les fleurs des champs. Je préfère les fleurs des champs.

En ce moment, la petite fille interrompit ce dialogue par une réminiscence.

— Et les « Monsieur », dis, mademoiselle, où les as-tu laissés ?

C'était bien là un cri d'enfant, et de petit enfant.

Denise éclata en sanglots.

Sans le vouloir, la mignonne créature venait d'arracher le bandage factice que la résignation et la religion patiemment invoquée avaient posé sur cette blessure mal cicatrisée. La plaie s'était rouverte, elle saignait comme au premier moment.

A la vue des pleurs de sa grande amie, Réparate avait fait chorus. Elle pleurait aussi avec toute la violence que le chagrin prend à cet âge.

Mlle Amart se rendit promptement compte de cette influence de sa douleur sur la naïve sympathie de la pauvre petite créature. Elle parvint à réfréner la violence de ses sentiments, afin de mieux étancher les larmes qui coulaient sur les joues de l'orpheline.

La religieuse avait repris les mains des enfants et les entraînait doucement vers l'autre côté de la nécropole, celui où se trouvait la tombe de leur mère.

Denise suivit presque machinalement ce mouvement.

La tombe était à peu près dans le même état qu'au jour où l'on avait descellé la pierre du sépulcre de famille pour y déposer la dernière morte.

Il s'en fallait que sur cette pierre on trouvât le luxe de floraison qui décorait celle de la famille Amart. La lourde dalle reposait plus, emblait-il, sous la surcharge des années qui accusaient leur passage. Entre les degrés qui la formaient, dans les angles de la maçonnerie, des fissures allaient s'élargissant, révélant l'usure du temps par la destruction du ciment qui les unissait.

Cà et là, du milieu des lézardes, une touffe d'herbe surgissait, un pied de chiendent tenace ou de pourpier à fleurs jaunes, protestait, au nom de la vie, contre cet abandon de la mort.

La grille qui fermait l'espèce de niche dans laquelle le tombeau était encastré, avait une formidable lèpre de rouille partout où la couche de peinture rongée ne protégeait plus le fer. Sans doute, ainsi placée au milieu de délabrements analogues, cette vétusté conservait une sorte de majesté de ruine sacrée ; mais, à la réflexion, la vue en serrait le cœur et provoquait une grande amertume de la pensée.

Les deux petits s'étaient agenouillés.

D'une voix lente et monotone, ils répétèrent les paroles d'une prière que la religieuse répéta avant eux. Dans leur accent se traduisaient le respect, le recueillement, la sympathie même, mais plus rien, hélas ! n'y vibrerait de la primitive douleur, de celle qui avait fait couler des ruisseaux de larmes de leurs yeux sur la misérable bière de sapin où ils avaient vu coucher leur mère morte.

Denise, immobile, s'était absorbée dans la contemplation de ce tableau.

Un moment, elle y prit un tel intérêt qu'elle en oublia son propre chagrin. Agenouillée à quelques pas en arrière, dans l'herbe fleurie qui formait de fraîches corbeilles autour des tertres délaissés, elle essaya de s'unir aux prières des deux enfants. Sa bouche prononça les mots bégayés par leurs lèvres.

Mais quand ce fut fini, quand les deux orphelins se relevèrent pour quitter le cimetière, violemment la douleur ressaisit la jeune fille. Une comparaison aussi rapide que poignante lui troua le cœur et, derechef, ses sanglots l'étouffèrent.

La petite fille était revenue vers elle, lui répétant affectueusement :

— Il ne faut pas pleurer, dame, il ne faut pas pleurer.

Denise se pencha vers elle, la prit dans ses bras et la serra tendrement sur sa poitrine. Puis, d'une voix qu'entre-coupaient les pleurs, elle murmura :

— Pauvres chers enfants ! Vous, du moins, vous avez tous vos morts couchés sous une pierre qui vous les garde et reçoit vos prières. Moi, j'ai des larmes plein le cœur, et je ne sais même pas en quel lieu du monde est creusée la fosse sur laquelle je voudrais les répandre.

— Mademoiselle, dit alors la religieuse en élevant la main, pourquoi regardez-vous la terre où ne reposent que nos corps ? Croyez-vous donc que les âmes de ceux que vous pleurez ont besoin de vous assigner rendez-vous sur une pierre pour lire la douleur que leur perte vous a causée, et que vos larmes et vos prières ne trouvent pas toutes seules leur chemin jusqu'à l'infini ?

Elle montrait le firmament d'un bleu pâle. Elle avait l'inspiration des pensées saintes dans les yeux et sur le visage. Et à la voir ainsi, consolante et reconfortante, Denise sentit comme une caresse apaisante passer sur la blessure de son cœur.

— Vous avez raison, ma sœur, s'écria-t-elle. Je suis lâche et ma plainte est une offense à la justice de Dieu !

Elle embrassa une fois encore les deux enfants, qui renouvelèrent à M. Amart leurs protestations de reconnaissance. Puis, repre-

nant le bras de son père, elle quitta le cimetière et redescendit vers la villa.

Tous deux songeaient. La parole de la sœur, si simple en soi, les avait ramenés aux pensées graves et mélancoliques. Tous deux songeaient à ce revoir sublime que la foi promet aux cœurs droits.

En arrivant à la villa, Denise y trouva une lettre de Jean de Prébanec.

Le jeune homme s'épanchait longuement. Il racontait à sa « sœur aînée » que ses premiers efforts pour se remettre au travail avaient coûté beaucoup à sa volonté, mais qu'aujourd'hui l'obstacle était vaincu, et qu'il allait de l'avant, dans la voie de la carrière habituelle, presque héréditaire, des Prébanec.

Il renouvelait à la jeune fille ses remerciements sincères pour la part qu'elle avait prise à sa rénovation. Il lui devait tout, assurait-il, car sans elle, sans les douces et encourageantes paroles qu'elle lui avait prodiguées, il serait resté en deçà de l'initiative à prendre, il ne se fût peut-être jamais décidé.

Et Denise, tout en jouissant du bien qu'elle avait pu faire, n'en éprouvait pas moins cette sorte de défaillance que l'on doit le plus souvent aux excessives complaisances de l'égoïsme. Elle songeait que, tout cela, c'était le bonheur d'autrui, dont elle ne prenait sa part que par une sorte de répercussion.

Le sien, celui qu'elle avait un instant entrevu, qui s'était dissipé, en quelque sorte, comme la trame d'un mirage, Dieu seul pouvait le lui rendre.

Alors lui revenaient à la mémoire les paroles de la religieuse, entendues là-haut, sur la crête de Cimiès. Elle se disait que la vie du corps se traîne sur la terre, où elle doit se clore un jour dans une fosse, mais que les âmes ont un lieu dernier de leurs aspirations, un centre commun auquel elles tendent, et que, pour y atteindre, il faut d'abord... mourir

III

Tout cela, c'était pour Denise l'austère satisfaction de la mission remplie. Mais, pour elle-même, pour la muette concentration de son âme, pour ces épanchements intimes qui réclament la présence et l'appui d'une autre âme, qu'avait-elle obtenu ?

Depuis plus de deux ans que le malheur l'avait frappée, le deuil dont elle avait ceint son jeune front s'était lentement étendu tout à l'entour de son cœur, l'enveloppant peu à peu, à la façon d'une mystique trame. Aujourd'hui, elle n'éprouvait plus ces âpres souffrances, ces transes déchirantes qui accompagnent les premiers coups du malheur, mais la plaie était

tout aussi saignante en elle, et ses yeux ne voyaient plus le monde qu'au travers du crêpe de son vêtement noir.

Pendant les deux hivers consécutifs à son « veuvage », Denise avait supplié son père de l'emmener loin, bien loin de Nice. Il ne lui eût pas été possible de supporter les fêtes du Carnaval, les joies bruyantes qu'elles provoquent. Tout cela lui aurait trop cruellement rappelé cette année où, proclamée reine de la « bataille de fleurs », elle avait traversé les acclamations de la foule, indifférente à toutes choses, hormis au sentiment de son amour, à la jouissance interne, presque égoïste, de son bonheur encore inavoué, peut-être même déjà mordue au cœur par cette crainte de l'inconnu qui se mêle à tous les sentiments nouveaux.

M. Amart, toujours plein de tendresse pour sa fille, s'était empressé de déférer à ce désir. On avait donc voyagé : la première fois en Italie, la seconde en Espagne ; puis, le printemps revenu, on s'était arrêté à Paris avant de rentrer à Nice.

Denise n'avait pu supporter le ciel et les fleurs que dans la saison chaude, alors que tout le monde fuit cette côte de la Méditerranée brûlée des ardeurs des Tropiques. C'était alors seulement que Nice perdait à ses yeux les images des allégresses disparues, alors seulement que la villa, toute close sous ses jalousies retombées, pleine d'une ombre fraîche et calmante, lui permettait les isolements méditatifs, les contemplations et les rêveries bien-faisantes.

Elle en était là aujourd'hui ; elle ne comprenait plus que la solitude.

Dans le monde, on avait beaucoup parlé de ce mariage « romanesque » ; puis, quand on avait su la fin terrible de Robert de Prébanec, avec une sincère pitié pour cette grande infortune, on avait admiré, quoique en soupirant, la claustration volontaire de cette jeune fille qui, à la fleur de l'âge, belle et opulente, se mourait vivante dans une tombe et se séparait du reste des humains.

D'aucuns, — les sceptiques ne manquent jamais, — assuraient qu'il y en avait là pour « une affaire d'un an » au plus, que l'histoire de la veuve de Mausole était une jolie fable antique, tout à fait irréalisable dans une société « fin de siècle » comme la nôtre, et que l'on verrait M^{lle} Amart, plus belle, plus séduisante que jamais, sortir de son silence et de son deuil pour faire le malheur de beaucoup, en même temps que la félicité d'un seul, l'élu de ses prochaines affections.

Il avait pourtant fallu en rabattre lorsqu'une deuxième année avait suivi la première sans amener le résultat prophétisé. Et voilà que, pour la troisième fois, la charmante héritière,

espoir de tant de prétendants « sérieux », se confinait en son deuil et frustrait la société niçoise de sa brillante réapparition.

C'était vrai, Denise avait totalement changé ses habitudes et sa manière de voir.

La villa elle-même s'était transformée.

Toute une aile, que la munificence du père avait abandonnée au caprice de sa fille, jadis consacrée aux soins de la femme, à tout ce luxe exquis de bibelots, de futilités qui composent ce qu'on pourrait appeler la toilette de la *féminité*, avait subi une véritable métamorphose.

Denise avait toujours été pieuse, mais à la manière des femmes du monde qui, peu ou prou, est une sorte de coquetterie avec le bon Dieu. Convaincue et pratiquante, certes, elle l'avait été pour elle-même dans toute la sincérité de son âme. Mais les joies de ce monde, le souci des relations, les obligations sociales l'avaient souvent détournée d'une continuité rigoureuse. Elle avait dû faire part à deux entre les exigences du précepte religieux et les exigences beaucoup moins accommodantes de l'existence mondaine.

Aujourd'hui, il n'en était plus ainsi.

Ce qui, naguère, formait le boudoir de la jeune fille, c'est-à-dire une suite de trois pièces consacrées au salon particulier, à la bibliothèque spéciale, au retrait tout personnel, clos de rideaux sombres, meublé de sofas préparés pour les siestes paresseuses, pour les suaves oublis de la rêverie, était devenu une sorte d'oratoire.

Denise avait fait de la plus retirée des trois pièces une façon de chapelle, à laquelle, maintenant, elle apportait tous ses soins.

Là se dressait, appendu au mur revêtu d'une tenture de velours rouge, un grand crucifix, reproduction en ivoire du Christ de Bouchardon, œuvre d'art admirable qui avait dû coûter fort cher. Sur la gauche, en face de la fenêtre, une madone de Lourdes, en argent, reposait elle-même sur une console-applique. Au dessous du crucifix brûlait une lampe perpétuelle dont l'huile, soigneusement versée chaque jour par la main de la jeune fille, répandait un parfum pénétrant dans la chapelle. Autour, des prie-Dieu se rangeaient, attendant les fidèles. Il y en avait huit, tant pour les maîtres que pour les domestiques. En avant de ceux-là, un neuvième apparaissait, mais recouvert d'une sorte de housse en crêpe.

Celui-là serrait le cœur à première vue, pour le reconforter ensuite.

Car il était aisé de voir qu'il était là pour « attendre quelqu'un » et son revêtement de deuil disait tout un poème. Le souvenir le gardait; le pieux attachement de la fiancée inconsolable l'avait mis là avec une douce intention,

assignant rendez-vous à l'absent pour cette union de la prière, se complaisant dans ce beau rêve des âmes croyantes que le mort venait, tous les soirs, s'agenouiller au milieu de ceux qui l'aimaient et mêler ses invocations aux leurs.

Ce n'était point que le goût des choses de l'art se fût éteint dans les préférences de Denise, loin de là. N'en avait-elle pas fourni la preuve dans le choix qu'elle avait fait d'effigies précieuses placées par elle dans le cadre somptueux de son oratoire? Elle disait quelquefois, avec le pâle sourire qui désormais s'alliait à la tristesse voilée de son regard :

— Robert ne m'a laissé que Dieu pour consolateur. En me quittant, il m'a contrainte à mieux comprendre, à mieux aimer Dieu. Rien n'est trop beau pour Dieu !

En avant de la chapelle, ainsi qu'une antichambre luxueuse, la jeune fille avait conservé son ancienne retraite. C'était là qu'elle se réfugiait, avant ou après ses fréquentes stations au pied du crucifix, aux heures où elle voulait, sous le regard du Sauveur, s'abandonner aux pensées plus profanes, sans doute, mais plus personnelles de son amour toujours vivant.

Car la mort de Robert n'avait pas tué le cœur de Denise. C'est là l'heureux privilège de ceux qui croient qu'ils ont mieux que la croyance en l'immortalité. Ils en ont le sens, presque la perception directe.

Nulle part la jeune fille ne trouvait de plus pures jouissances.

Là, en effet, dans cette contemplation invariable, aucun mélange terrestre ne venait altérer la limpidité de son affection. Celui qu'elle aimait n'était plus qu'une âme, et à cette âme, Denise donnait tous les jours la sienne.

Elle pouvait, comme autrefois, échanger sa pensée avec l'absent, mieux qu'autrefois même, car, alors, la pudeur féminine, la réserve naturelle la faisaient garder fermées certaines parties de son cœur.

Aujourd'hui, elle se sentait pénétrée, comprise, *lue* en entier par le regard du bien-aimé mort. Que ne peut l'illusion consolatrice des saintes amours qui survivent en Dieu, dans l'attente des revoirs éternels? Parfois Denise perdait la notion, jusqu'à la sensation du monde extérieur. Elle devinait une chère présence auprès d'elle. Elle n'était plus seule à parler dans ce dialogue intime. Quelqu'un lui donnait la réplique, répondait à l'élan de ses souvenirs, berçait sa chimère et souriait à ses épanchements.

Elle le connaissait bien; elle le reconnaissait plutôt.

Et quand elle sortait de ce lieu où les heures coulaient pour elle suaves, embaumées de mystiques parfums, le visage qu'elle offrait à

ceux qui respectaient pieusement son culte de tendresse était rayonnant d'on ne savait quel surnaturel éclat.

Telle était la vie de Denise à Nice, et beaucoup d'amis la trouvaient inexplicable, bizarre. Une dame, même, une grande mondaine, de celles qui croient le rire indispensable jusqu'au jour où la chute des cheveux et des dents, les rides des joues et du front, l'impuissance de la perruque et du râtelier, du fard et de la veloutine, viennent brusquement leur notifier que « c'est fini de rire », parce que le rire n'est plus qu'une grimace, — une de ces créatures indéfinies dont l'habitude du langage garde les compliments banals à leur beauté, s'avisa de morigéner « la petite », ainsi qu'elle le disait avec désinvolture, et de lui reprocher cette fidélité digne d'un cours de morale pratique.

Elle avait connu M. Amart en d'autres temps, lointains déjà, auxquels elle frissait la trentaine, c'est-à-dire dans les beaux jours des solennités impériales. Le trésorier-payeur général du département tout neuf d'Alpes-Maritimes avait reçu fréquemment cette victorieuse aux bals renommés de la résidence. Et, comme M^{me} Amart, douce et bienveillante, avait été indulgente aux extravagances de cette évaporée, celle-ci avait cru pouvoir s'arroger les droits que donne l'amitié.

M. Amart devait à la plus exquise éducation la tradition du respect quand même des femmes. Il n'accueillait donc les réflexions saugrenues de la dame qu'avec ce placide sourire de l'homme bien élevé qui ne tient aucun compte des propos d'une péronnelle, mais la laisse bavarder à bouche que veux-tu, par politesse.

Denise n'avait pas les mêmes raisons de se montrer tolérante.

À la première démonstration « sérieuse » que lui fit la prêchante convertie de morale mondaine, la jeune fille se souvint fort à propos que l'aimable personne avait un fils à « caser ».

— Madame, répliqua-t-elle avec une dureté de ton qui n'était point dans ses habitudes, mais qu'elle affectait supérieurement, je n'ignore pas que, pour beaucoup de gens, toute la politique consiste dans la pratique du... changement. Mais chacun agit à sa guise. Moi j'ai pour devise celle du lierre : « Je meurs où je m'attache. »

La riposte venait avec tant de justesse s'appliquer aux joues émaillées de l'ex-belle, que, du coup, elle fit craquer le masque, et qu'à travers ces craquelures se révélèrent un visage et une âme hideux et sordides. Denise ne fit qu'en rire. Elle pratiquait plutôt l'insouciance que le dédain.

La vilaine femme s'en alla clabauder dans les salons où il lui restait encore quelque crédit. Les salons de Nice sont un peu... cosmopolites, et il en résulte que les pires langues sont celles qu'on y comprend le mieux. M^{me} du Bay, c'était le nom de la personne, obtint un succès de passage qui, finalement, se retourna contre elle, dès que ses calomnies eurent cessé de plaire.

Tout cela n'empêchait point Denise d'aller son chemin droit devant elle, de négliger de plus en plus un monde qu'elle apprenait à mieux connaître à mesure qu'elle le fuyait davantage.

Et même, elle en vint à ce degré de pacifique dédain pour les mensonges au sein desquels elle avait si longtemps vécu, qu'elle ne put comprendre comment elle avait pu mettre si longtemps à les percer à jour. Elle se demanda, de la meilleure foi du monde, si elle était bien la même, si son rayon visuel n'avait point changé d'acuité, s'il était possible qu'elle se fût complu dans ces milieux de fadeurs plus ou moins sentimentales couvrant d'abominables pièges et des abîmes de perversité.

Chose plus surprenante encore ! Quelle que fût l'amertume de son chagrin, elle put croire qu'elle avait atteint à cette paix profonde que donnent les sentiments religieux, unis aux convictions solides et aux méditations profondes.

Pour la première fois, elle envisagea sans trouble la perspective de passer tout son hiver à Nice, afin d'épargner à son père la fatigue, toujours considérable pour un vieillard, de déplacements inutiles et contraires à ses goûts. Elle se taxa d'égoïsme et se raisonna si bien que la venue du Carnaval et de ses fêtes ne l'épouvanta plus. Elle se sentit assez forte pour affronter, du fond de sa retraite, les tumultes joyeux de la multitude, les allégresses populaires et, plus redoutables que tout le reste, les rumeurs des amusements mondains.

Mais alors prit naissance, en cette âme qui se croyait assurée du repos, une crainte nouvelle qui, peu à peu, devint obsession, puis souffrance.

Denise se reprocha d'être devenue indifférente en son calme.

Elle se demanda, avec de douloureuses interrogations, si, vraiment, elle ne subissait point à son insu et d'une manière trop efficace, l'action lénitive du temps, qui cicatrise toutes les plaies ; elle eut peur d'être moins sensible au souvenir du cher disparu ; elle trembla à la pensée que, peut-être, un jour viendrait où elle n'aimerait plus le souvenir de Robert de Prébanec.

Le vide immense qu'elle découvrit en son cœur en s'examinant, lui fut la meilleure réponse à cette terreur due au scrupule.

Non ! Le mort, en partant, avait laissé en elle une place que plus rien ne pouvait remplir. Si les larmes s'étaient faites plus douces, si elle pouvait, avec une mélancolie sereine, se remémorer les rares et courtes heures du bonheur, cela ne prouvait point qu'elle eût perdu la faculté d'aimer, mais seulement qu'elle avait reçu les consolations données par les certitudes de l'immortalité, par l'espoir d'un revoir assuré dans une région supérieure où les larmes n'existent plus, où la pensée même de la séparation serait un non-sens.

En se scrutant plus profondément, elle s'aperçut même que sa résignation, faite d'espérance, n'était pas due seulement à la conscience d'un lendemain de la vie. Il s'y mêlait beaucoup de consolations qu'elle eût pu appeler terrestres, tant la part qu'y prenait l'espoir indéfini de se rencontrer avec Robert était, en soi, un sentiment sans limites précises, dans lequel elle n'osait démêler ce fond d'illusion inhérent à la nature humaine qui ne tient aucun malheur pour irréparable, tant que la terrible confirmation du trépas des êtres chéris n'a pas brisé d'un seul coup les liens mêmes de la croyance.

Et voilà que Denise se sentait envahie d'une épouvante et d'une joie mêlées à égales doses. Epouvante, parce qu'elle craignait d'être en proie à une perturbation de l'intelligence ; joie, parce qu'elle voyait renaître en son cœur, après deux ans, cette invraisemblable illusion d'un doute au sujet de la mort de Robert.

Oui, — il en était ainsi. Denise n'osait l'avouer à ceux qui l'approchaient, pas même à son père, — un invincible besoin de se rattacher à la vie la faisait imaginer, malgré elle, qu'une sorte d'impossible miracle allait se réaliser, que, nouveau Lazare, le mort bien-aimé allait rompre du front la pierre de son sépulcre ou le tertre gazonné de sa fosse, si ses restes reposaient en terre chrétienne, que son cadavre ranimé, comme dans les fantastiques légendes des bords du Rhin, allait surgir d'une lointaine ravine, d'un champ couvert d'herbes verdoyantes, et se présenter à elle pour lui dire :

— Denise, Dieu a eu pitié de notre amour, de nos longs et cruels désespoirs, il m'a rendu à la vie terrestre pour me permettre de goûter le bonheur que vous m'aviez promis. Me voici : le délai assigné à mon séjour terrestre ne sera pas long. Remplissons d'ivresse la coupe qui nous est tendue et, ensemble, attachons-y nos lèvres.

Et elle tremblait, elle craignait de devenir folle, éprouvant le vertige de cette hallucination.

Elle se réfugiait alors dans le silence de son oratoire, et là, la tête perdue, abîmée dans ses

trances, elle jetait au ciel une prière haletante :

— Sainte mère de Dieu, pleurait-elle, je vous en supplie à genoux, éloignez de moi cette tentation horrible. Faites que je ne doute plus de ma raison. Pourquoi, après tout ce temps écoulé, suis-je encore le jouet de pareils troubles ? Ceux qui dorment leur dernier sommeil sous la croix, en quelque lieu que ce soit, ne se relèvent pas de leur funèbre couche, et c'est offenser Dieu que souhaiter un miracle inutile.

Elle sanglotait ainsi devant l'image sainte, sous les douces et suaves clartés de la lampe du sanctuaire. Mais la prière, ô cruauté de l'épreuve, n'éloignait point la tentation, ne faisait point cesser le vertige.

Bien au contraire. Il semblait à Denise qu'après chaque supplication, après chaque cri de détresse plus ardent, plus pressant, elle sortait de la chapelle plus hantée, comme si Dieu se faisait le complice du mystérieux fascinateur de sa pensée.

Un jour même, l'obsession prit un caractère particulièrement étrange.

C'était à la fin du jour, un jour de janvier aussi clair, aussi lumineux, aussi caressant qu'au crépuscule printanier. Un dernier rayon trouant les rideaux de sa flèche d'or, emplissait d'allégresse le petit oratoire. Le crucifix d'ivoire, la vierge d'argent se renvoyaient l'épanouissement de cette flamme. Les clous dorés des prie-Dieu, le lustre chatoyant des velours et des peluches en retenaient le reflet. Il y avait comme un épanchement de vie, comme un tressaillement de promesse en ce réduit de la prière.

En y pénétrant, Denise en fut frappée, éblouie.

Elle s'agenouilla pour prier ; la prière ne vint pas.

Ou plutôt, ce fut un véritable chant d'allégresse qui monta, sans paroles, de tout son être dilaté, bénissant le Dieu qui crée, qui rajeunit, qui renouvelle, qui ressuscite. D'étranges réminiscences se firent jour dans le cerveau de la jeune fille ; sa mémoire lui rappela l'un des plus beaux vers de Lamartine :

Celui qui peut créer dédaigne de détruire.

Eperdue, se méfiant d'elle-même, jugeant profanes toutes ces réminiscences qui l'emplissaient, tous ces frissons qui la ranimaient, elle prit, au hasard, un livre de piété sur un banc.

C'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. Elle l'ouvrit et lut :

« — Pourquoi appelez-vous morts ceux qui vivent ? »

Le livre s'échappa de ses doigts ; elle éprouva

une secousse violente; sa tête vacilla et ses lèvres s'agitèrent convulsivement.

Pourquoi donc le livre saint s'était-il ouvert sur cette page? Pourquoi la première ligne que ses yeux eussent rencontrée avait-elle été cette extraordinaire correspondance avec sa préoccupation du moment?

Il n'existe point de hasard, dit-on. Tout est préordonné par un ordre de la sagesse éternelle. S'il n'y avait point en cette troublante occurrence une coïncidence permise par Dieu, n'était-ce pas qu'un être malfaisant, un démon spécial se jouait de l'esprit de la pauvre fille et lui infligeait cette forme de l'épreuve?

Par honneur, ces pensées ne furent pas de longue durée.

L'ivresse de ce couchant féérique ressaisit la jeune fille. La détresse d'une minute se transforma en une extase d'incantation.

Et, alors aussi, la pensée suivant sa voie, — son idée fixe peut-être, — se plut à guider ses yeux sur les objets divers décorant l'oratoire.

Après s'être respectueusement arrêtés sur le Christ et sur la Madone, les regards de M^{lle} Amart revinrent à l'autel, à la lampe de baccarat rouge contenue dans son vase d'or, à la console de la statue, aux tentures, aux tapisseries, aux sièges.

Soudain Denise se leva toute droite, très pâle.

Qu'était-ce donc qui l'avait fait pâlir?

Seul, dans cette exubérance de lumière consolante, le prie-Dieu réservé à l'absent, le prie-Dieu du « mort », faisait tache. Il mettait son ombre lugubre drapée de gaze noire au sein de cette clarté réchauffante.

Il sembla à Denise qu'elle le voyait là pour la première fois.

L'impression qu'elle en éprouva fut étrange, affreuse.

Pourquoi cette chaise lui parut-elle sinistre? Que signifiait ce crêpe qui l'entourait? On pleurait donc quelqu'un dans cette demeure? Or pouvait-on pleurer lorsque rien ne parlait de la mort, lorsque tout, au contraire, faisait éclater la vie à l'entour, ainsi qu'un chant muet auquel les puissances de la matière elles-mêmes prêtaient leurs accords, sous l'atouchement de ce rayon de soleil qui allait s'éteindre dans une gloire?

Alors, sans réfléchir, sous l'impulsion d'un sentiment inexplicable, la jeune fille marcha vers le prie-Dieu. Rapidement, ses mains fébriles arrachèrent le fil des coutures, et la housse noire, violemment détachée, rendit au jour la chaise rajeunie.

Elle était la plus belle de toutes. Sa toilette de deuil l'avait préservée de la poussière. Aucun genou plié n'avait froissé le velours

destiné aux oraisons. Et, à mesure que la sombre draperie s'en allait, toute cette fraîcheur du petit meuble apparaissait, s'accoussait, comme s'accusent progressivement les lignes et les contours des objets dans la lueur grandissante de l'aube.

Il se passa ce fait bien naturel, que le rayon, après avoir touché à tout le reste, vint, par une sorte de coquetterie finale, s'enrouler au bois du prie-Dieu, qu'il le dessina, qu'il le sculpta en quelque sorte, si bien que le meuble se montra tout neuf au sortir de son deuil de deux ans.

Et Denise, les yeux pleins de larmes, l'esprit et le cœur pleins d'une exaltation inconnue, inexplicable, éleva tout à coup ses deux mains vers la Vierge qui la dominait, et agenouillée à côté de la chaise qu'elle venait de dépouiller des attributs de la mort, fit à haute voix cette prière d'action de grâce :

— Soyez bénie, ô ma mère, pour ce miracle que vous me présagez!

IV

Le soir même de ce jour, le courrier apporta une surprise.

C'était une lettre de Marseille, tracée d'une écriture indécise et tremblée qui décelait une main âgée ou fatiguée.

Elle était adressée à M^{lle} Denise Amart, à Nice.

Dès les premiers mots, la jeune fille jeta un cri.

La lettre avait pour auteur et pour signataire la Sœur Marie-Thérèse des Filles de Saint-Vincent de Paul, la même qui, trois ans plus tôt, avait reçu de M. Amart, là-haut, au cimetière de Cimiès, les mille francs nécessaires à l'éducation des deux petits orphelins Lorenzo et Réparate.

Depuis cette date, le père et la fille, abîmés dans leur douleur, n'avaient plus revu ni les enfants, ni la sainte femme qui les avait recueillis. Cela n'avait point empêché M. Amart d'envoyer régulièrement, tous les ans, la somme promise. Mais, pour lui comme pour Denise, la vue des orphelins eût été une cause de douleur trop vive. Ils n'auraient point osé les revoir.

Or, voilà que la sœur Marie-Thérèse prenait les devants et écrivait la première. Elle était à Marseille, dans une maison de son Ordre, retenue par les suites d'une maladie contractée au Tonkin, et qui avait motivé son rapatriement.

Elle apprenait à ses amis de Nice qu'elle était partie pour l'Extrême-Orient moins de six mois après la providentielle rencontre du

cimetière. Elle n'avait pu résister à la nostalgie de l'hôpital, car c'était là, au milieu des blessés et des malades, qu'elle était le mieux dans son rôle.

Une sœur plus jeune avait reçu le soin des deux enfants.

La missive se terminait par ces mots :

— « Chère demoiselle, je voudrais bien vous revoir, car je ne suis plus qu'une infirme. L'âge, aggravé par ma dernière maladie, m'a fait des jours très précaires et que je crois comptés. Je m'incline devant la volonté de Dieu, mais, ne pouvant aller à Nice, je vous demande de venir à Marseille.

« Je n'ai cessé de demander à Dieu qu'il m'accordât de vous payer moi-même, à *tous deux*, le bienfait que vous avez répandu sur les *petits* abandonnés. Je crois que Dieu m'a accordé cette grâce, et c'est pour ce motif que je vous supplie de hâter votre visite. »

M. Amart, après sa fille, avait pris connaissance de la lettre.

Lui aussi, il sentit ses prunelles se voiler.

— Parbleu ! s'écria-t-il, nous partirons par le premier train, demain, n'est-ce pas, mon enfant ? Si quelqu'un mérite qu'on aille la vénérer, c'est bien cette sainte !

— Oh ! oui, père ! s'écria la jeune fille en embrassant le vieillard.

Ce « oh ! oui » fut prononcé d'un tel ton que M. Amart en fut étonné. Il se tourna brusquement et dévisagea sa fille avec une sorte de curiosité.

Depuis que le malheur s'était abattu sur la villa, depuis que Denise avait pris le deuil de son amour, jamais encore il ne lui avait vu ce visage heureux, cette physionomie singulièrement révélatrice d'un bonheur intime et inexplicable.

— Hein ? interrogea-t-il, tandis que ses propres yeux trahissaient sa stupeur.

Denise se mit à rire et l'embrassa derechef et plus fort.

— Père, tu es surpris, n'est-ce pas, de mon changement d'humeur, et tout prêt à m'en demander la cause ? Eh bien ! ne me le demande pas, je t'en prie, car je ne pourrais te répondre. Je n'en sais rien moi-même. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai éprouvé ce soir une joie bizarre, sans motifs comme sans avant-coureurs ; qu'elle m'a presque effrayée, et qu'en ce moment, après avoir lu cette lettre, je la sens redoubler toujours sans que je puisse m'en fournir la raison.

Il va sans dire que c'était là une de ces explications qui compliquent le problème au lieu de le résoudre.

Mais M. Amart était un homme d'un esprit trop fin, trop supérieur, pour chercher à résoudre celui qui se présentait à lui. Une fois

encore, mais avec moins d'irrésolution cette fois, il s'en remit au temps et aux événements du soin de l'éclaircir sur cette énigme.

Dès le lendemain, à la première heure, ainsi qu'il avait été convenu, père et fille prirent le train pour Marseille.

La maison de retraite des religieuses de Saint-Vincent de Paul était retirée dans une sorte de ruelle délicieusement enfoncée et perdue au sein des arbres du Prado. Dépouillés de leurs feuilles, à cette époque de l'année, ces arbres n'en formaient pas moins comme une avenue aux alentours de la maison.

Pour y aborder on marchait sur une couche de feuilles de platanes entièrement jaunies et craquantes. C'était un tapis sous les pieds, rendant le pas plus sourd et plus moëlleux.

Au fond de l'impasse s'ouvrait un portail de fer. Les visiteurs entraient par une toute petite porte. Cette entrée n'avait point l'air de mystique prudence qui caractérise en général les couvents. Les Filles de la Charité sont les sœurs des malades et des pauvres. Il faut donc qu'à toute heure, pauvres et malades puissent recourir à elles sans faire antichambre.

Et puis, dans cet ordre admirable, jeunes et vieilles connaissent la vie, la vraie vie, celle qui geint ou gémit, qui crie ou pleure, qui murmure ou blasphème, plus encore qu'elle ne rit ou chante, qu'elle ne prie ou contemple. Faites aux misères et aux souffrances de la condition humaine, elles ne s'effarouchent point de ce qui pourrait alarmer des consciences plus timorées, des pudeurs qui ignorent la réalité.

De là vient peut-être cette ineffable mansuétude que l'on peut lire sur leurs traits toujours d'une sereine beauté. Oh ! les bonnes, les chères infirmières, les douces consolatrices, même à travers les rudesses de leur fréquentation militaire, les gaies compagnes qui font sourire les mourants sur leurs lits d'agonie et rire les blessés au moment même où la scie du chirurgien vient de trancher un os ou d'amputer un membre ! Oh ! le clair épanchement de lumière que verse sur les couches douloureuses cette cornette aux ailes blanches, traversant, le soir, à la lueur des lampes lugubres, les longues salles d'hôpital avec leur triple rang de rideaux fermés !

Une fois la petite porte franchie, on se trouvait dans une grande cour sablée au fond de laquelle s'élevait le corps de logis principal. A droite et à gauche, les arbres recommençaient, étendant leurs branches sur des allées qui serpentaient entre des arbustes de toute nature. En été, cela devait être un paradis, et la paix profonde qui enveloppait cette demeure de saintes donnait un avant-goût des joies célestes qui font tout l'objet de leurs vœux.

La vieille portière, une converse courbée par les années, demanda d'une voix cassée à M. Amart et à Denise les motifs de leur visite.

Ils répondirent en montrant la lettre de la sœur Marie-Thérèse.

Ce nom ouvrit tout ce qu'il aurait pu y avoir encore de fermé, non seulement dans les portes de la maison, mais aussi dans le cœur de la portière. Elle se fit souriante pour dire :

— Ah ! la sœur Marie-Thérèse, elle n'est pas aussi vieille que moi, mais elle n'est pas non plus très jeune. Vous allez lui faire bien plaisir.

Et, précédant les visiteurs, elle gravit les quatre marches du perron, poussa une porte vitrée, toujours ouverte, tant il est vrai que les sœurs de charité vivent au sein de nos villes, au milieu des pauvres, en famille, sans se garder, sans avoir besoin de précautions, et remit Denise et M. Amart à une toute jeune sœur qui leur renouvela la question.

Celle-ci était presque une enfant, tant son aristocratique visage, aux lignes pures et harmonieuses, donnait l'impression de quelque vision séraphique incarnée en une habitante de la terre. Ce n'était point une résignée ou une écœurée, à coup sûr, elle n'avait point porté à Dieu un cœur déjà blessé, saignant peut-être d'une plaie terrestre. Non, celle-ci avait toujours appartenu au Maître, elle n'avait vécu qu'au ciel dans la compagnie des anges, et le seul chagrin de sa toute jeune existence, elle avait dû le ressentir le jour où un père désolé, une mère en larmes, peut-être de plus jeunes frères et de plus jeunes sœurs, l'avaient tenue embrassée dans le suprême baiser d'a-

dieux, avant que, vêtue de la robe nuptiale, elle n'apportât à l'Époux éternel le don de sa chevelure rasée.

La petite sœur rougit en introduisant M. et M^{lle} Amart comme si elle se fût heurtée à quelque réminiscence tentatrice de ce monde qu'elle avait quitté pour aller à la vie des saints.

Mais, tout aussitôt, revenant, avec une grâce exquise, aux manières d'autrefois, toujours vivaces en cette éducation conservée, elle ajouta :

— Si vous voulez bien me suivre, je vais vous conduire auprès de la sœur Marie-Thérèse.

On s'avança dans un long corridor, entre des murs blanchis à la chaux, percés de portes peintes en gris. Au bout régnait un escalier en vis qui menait au premier étage.

A mesure que Denise et son père pénétraient plus avant dans l'asile, le recueillement les gagnait davantage. Il les imprégnait à la façon d'une fraîche et douce buée qui se serait dégagée des murailles et des parois ; il emplissait toute la demeure livrée au silence et ils se surprenaient à regarder le bruit de leurs pas sur le plancher comme une profanation au repos de ce lieu.

Çà et là, dans la pénombre du couloir, simplement éclairée par les impostes vitrés placés au-dessus des portes, apparaissaient des images pieuses, des statuettes en plâtre blanc ou coloré, représentant tel ou tel bienheureux particulièrement honoré par telle ou telle religieuse.

PIERRE MAEL.

(La fin au prochain numéro.)

PITIÉ

*Envers sa conscience il faut être inflexible,
Oser plus qu'on ne peut, et pouvoir l'impossible.
Mais gardons pour nous seuls notre sévérité !
La justice est surtout faite de charité.*

*On peut juger le juge aux peines qu'il inflige :
La vengeance punit, la justice corrige.
Tout châtiment stérile est une cruauté,
Et, s'il ne rend meilleur, il n'est pas mérité.*

*Aussi, quand nous avons à juger des coupables,
Plaignons-les, les méchants étant les misérables,
Et soyons indulgents pour eux ! Sans la pitié,*

*Les meilleurs des humains ne sont bons qu'à moitié ;
Et ce qui tout d'abord dans la vertu rayonne,
C'est moins le bien qu'on fait que le mal qu'on pardonne.*

Achille PAYSANT.

TANTE ÈVE

(SUITE)

III



MARCEL HAUBLAY, d'après les dires de gens qui l'avaient connu dans sa première résidence, au sortir de l'Ecole des Ponts et Chaussées, était un véritable ours, qui n'allait dans le monde que quand il y était forcé, et préférait la conversation des livres à celle des humains. Il faut croire qu'il avait bien changé depuis ce temps-là, car il fit des visites partout et accepta toutes les invitations; il n'y eut pas, cet hiver-là, de réunion petite ou grande sans qu'on l'y vit. Probablement la société brestoise lui plaisait beaucoup.

Ce qui est sûr, c'est qu'il plaisait généralement à la société brestoise. Les hommes le trouvaient simple, bon enfant, dénué de prétentions, et étaient d'autant plus disposés à reconnaître son mérite qu'il ne se faisait point valoir; les jeunes femmes et les jeunes filles appréciaient en lui un excellent danseur et un organisateur ingénieux de toutes sortes de divertissements; et les vieilles dames lui savaient gré d'être aussi empressé auprès d'elles que si elles eussent été jeunes. Or, chacun en ce monde témoigne sa bienveillance à sa manière; Marcel Haublay avait une bonne place gardée sur tous les carnets de bal, on le choisissait pour partenaire dans tous les jeux, on le prenait au cotillon dix fois plus qu'un autre; c'est ainsi que la jeunesse le favorisait. Les vieilles dames n'avaient pas cette ressource-là; aussi, cherchant le moyen de lui être agréables, elles résolurent de le marier.

Cette résolution ne fut point prise en comité plus ou moins nombreux, à la pluralité ou même à l'unanimité des suffrages. Cette idée leur vint à chacune en particulier, et chacune en particulier s'occupa de choisir parmi ses préférées la future M^{me} Haublay.

L'hiver n'était pas fini que le jeune homme avait déjà entendu une douzaine de fois le petit discours suivant:

— Ah! vous arrivez bien; je suis enchantée

de vous voir en tête-à-tête. Venez vous asseoir près de moi... je pense beaucoup de bien de vous, c'est pourquoi je veux vous marier... Une jeune fille charmante! une jolie dot, des espérances, une famille très distinguée... vous vous conviendrez tout à fait...

A la fin du carême, pourtant, les bans de Marcel Haublay ne furent point publiés. Ces dames commençaient à se dépiter un peu, et il leur arriva de se confier les unes aux autres leur déconvenue.

— Ce jeune homme qui paraît si modeste! Il faut croire qu'il a de grandes prétentions... Je voulais le marier... il a fait la sourde oreille!

— Ah! bah! mais moi aussi j'ai échoué; elle était charmante pourtant, une vraie beauté; et riche! Ce monsieur est bien difficile.

Il faisait de la musique avec le frère de M^{lle} X...; c'était peut-être à elle qu'il pensait? Non, plutôt à M^{lle} de F... à qui il avait enseigné les procédés pour fixer le fusain; il avait fallu plusieurs leçons pour cela, et on le recevait très volontiers dans la famille. Ou bien à M^{me} G...; il avait dansé le cotillon avec elle deux fois dans l'hiver. Une voix prononça le nom de la famille Demaule; certainement le jeune homme était très assidu auprès de ces dames, et on avait vu dans le salon de M^{me} Demaule de superbes fleurs du Midi, envoyées par les parents de M. Haublay; n'y avait-il point quelque chose là-dessous?

C'était à M^{me} Vaningue, une après-midi de printemps, que M^{me} l'amirale Kergoz faisait part de cette supposition. Mais M^{me} Vaningue, qui n'aurait point été fâchée de donner sa fille au jeune ingénieur, répondit d'une voix légèrement sifflante:

— Pures rêveries, chère madame! M^{me} Haublay mère a envoyé ces fleurs en remerciement de ce que M^{lle} Crozier lui avait donné l'adresse de son boucher et de sa blanchisseuse, et je ne sais quoi encore, de ces renseignements dont on a besoin quand on arrive dans une ville. Les Demaule ne songent certainement pas encore à marier leur fille; pensez donc, elle n'a que dix-huit ans!

M^{me} l'amirale Kergoz ne répliqua rien, mais elle hocha la tête et garda son idée.

Avait-elle raison? Marcel Haublay était souvent reçu dans la famille Demaule, cela ne faisait pas de doute; on peut même ajouter qu'il y était bien reçu, si bien, qu'il était devenu un des habitués de la maison. Cela s'était fait

tout doucement; une visite officielle, d'abord; puis une visite de remerciement au nom de ses parents, pour les renseignements et les recommandations d'Eve; puis d'autres visites pour apporter les fleurs de Toulon, pour s'informer d'un détail oublié dans les indications données par la jeune fille, pour demander des nouvelles de Nelly qui avait la fièvre; et maintenant il y venait sans raison, uniquement pour y venir. Et si quelque fâcheux, soucieux des convenances chez autrui, fût venu demander à M. Demaule comment il pouvait recevoir un jeune homme dans son intimité, à moins qu'il ne fût le fiancé de sa fille, M. Demaule aurait ouvert de grands yeux à l'idée que sa fille pût avoir un fiancé ou être soupçonnée d'en avoir un. « Oh ! cette petite ! ce n'est encore qu'une enfant ! » aurait-il dit. Les pères ne s'aperçoivent jamais que leur fille a grandi.

M^{me} Demaule n'en était pas là. Gabrielle lui semblait très bonne à marier, et digne du Prince Charmant en personne. Mais à défaut du prince Charmant, qui ne sort plus des contes de fées, l'ingénieur lui paraissait fort acceptable : Trente ans... douze ans de plus qu'elle, c'est beaucoup ; mais il est gai et jeune de caractère, il aime le monde, ils s'entendront très bien... Fils unique, il aura tout l'héritage de ses parents, d'autres peut-être, s'il a des oncles, une grand-mère... Très bien de sa personne... un air de force et de santé ; élégant avec cela... Gabrielle paraît lui plaire, il la fait beaucoup danser, il l'applaudit quand elle chante... Il faudra que mon mari fasse prendre des renseignements sur lui, sur son passé, sa vie à Paris ; il semble digne de toute confiance, mais on ne saurait être trop prudent... Il faudra que Gabrielle ait une jolie toilette pour les parties de campagne du printemps ; je consulterai Eve là-dessus..

Pendant que les rêves de M^{me} Demaule allaient grand train, la Destinée s'approchait de sa maison sous la forme de M^{me} Kergoz. Elle entra dans le salon avec l'apparence inoffensive d'une vieille dame en tournée de visites, et fit cesser brusquement la *Marche funèbre d'une marionnette*, que Gabrielle et Eve jouaient à quatre mains. Nelly, assise à l'orientale sur un coussin, derrière le piano, un livre sur les genoux, ne se dérangea point ; elle savait qu'on ne pouvait pas la voir là où elle était, et comme elle n'aimait pas M^{me} Kergoz, elle ne jugea pas à propos de se montrer.

— Bonjour, chère madame... Non, je vous en prie, n'interrompez pas votre musique, mesdemoiselles... C'est M^{lle} Crozier qui fait la basse ? Toujours dévouée, cette bonne tante Eve !... Oh ! la rose des roses, Gabrielle ; nous ne sommes qu'à Pâques et, dès qu'elle apparaîtrait, on se croit au mois de mai.. Figurez-

vous que je suis venue vous demander un service ; je voudrais faire un petit tapis comme celui qui couvre la table de votre chambre, ma chère Gabrielle, et je ne peux plus me rappeler la frange, que j'ai trouvée très jolie ; voulez-vous me la montrer ?

— Je vais chercher le tapis, madame. Voulez-vous aussi qu'Eve vous donne une leçon pour faire la frange ?

— Ou plutôt, madame, reprit Eve, voulez-vous que je vous fasse ce petit ouvrage ? Ce sera un plaisir pour moi, vous le savez bien.

— Oui, je sais que c'est toujours un plaisir pour vous de faire plaisir aux gens ; mais cela m'amusera, cette frange ! Il y a maintenant si peu de travaux que mes vieux yeux me permettent ! Le tapis pour modèle, et une leçon, et je vous serai très reconnaissante.

Eve et Gabrielle allèrent ensemble chercher les objets demandés ; et, tout aussitôt, M^{me} Kergoz rapprocha son fauteuil de celui de M^{me} Demaule et lui dit avec un ton de mystère joyeux :

— Je les ai renvoyées pour ne pas vous faire mon compliment devant elles. Cette chère petite ! quel heureux événement ! Ce mariage doit vous combler de joie ; un jeune homme parfait ! un bel avenir ! Vous allez faire bien des jalouses ! Il y a longtemps que j'ai dit, moi, que M. Haublay s'occupait de votre fille ; il était toujours à tourner autour de vous, toujours à causer avec l'une de vous, dansant avec Eve quand il ne dansait pas avec Gabrielle, causant avec votre mari, venant s'asseoir auprès de vous... Les parents viendront-ils au mariage ? Quand aura-t-il lieu ?

M^{me} Demaule était abasourdie. Les félicitations de M^{me} Kergoz, donnant la réplique à ses rêves d'une façon si inopinée, semblaient en faire une réalité ; elle y crut vraiment pendant une demi-minute, et balbutia quelque chose d'incohérent qui ne réussit pas à être une protestation. Elle se ressaisit pourtant et allait être plus nette, lorsque les jeunes filles rentrèrent ; sur un signe de M^{me} Demaule, la vieille dame comprit qu'il fallait remettre à plus tard la suite de son compliment ; et l'on ne s'occupa plus que de la frange.

Mais Nelly, derrière le piano, avait tout entendu. Figurez-vous un écheveau de fine soie, dans lequel un chat folâtre vient de donner un coup de griffes, et vous aurez idée de la confusion que les paroles de M^{me} l'amirale avaient subitement jetée dans ses pensées. Il s'y trouvait de tout, de l'étonnement, et en même temps un certain orgueil de s'être doutée que Marcel avait des raisons pour venir aussi souvent, du contentement d'avoir un beau-frère, et de n'être plus la petite Nelly, mais la seule et unique « mademoiselle Demaule » ; et enfin une certaine irritation, qui lui fit hausser les

épaules et murmurer sans bruit tout au fond d'elle-même :

— L'imbécile !

Cette appellation peu parlementaire, elle l'appliquait à quelqu'un qui, cinq minutes auparavant, était on héros, l'idéal de ses rêves, le type même de la perfection à ses jeunes yeux : à Marcel Haublay en personne. Subitement, elle le considérait comme un nigaud absolument privé de jugement ; et elle englobait dans cette opinion son sexe tout entier. C'était juste, après tout ; puisqu'il était supérieur aux autres, que pouvaient-ils être ?

« Les hommes sont bêtes ! pensait Nelly dans sa sagesse de douze ans. Vouloir se marier avec Gabrielle, comme si Eve n'était pas là ! Ah ! si j'étais un monsieur à marier, moi, j'irais droit à Eve, quand il y aurait là cinquante Gabrielle. On dit qu'elle est très jolie, oui, mais Eve n'est pas laide non plus ; et moi, j'ai plus de plaisir à regarder sa figure que toute autre, parce que j'y vois une infinité de choses... Il n'a pas su les voir : tant pis pour lui ! C'est qu'il ne la valait pas, voilà tout... Moi, je trouvais qu'il avait une manière de lui parler... quelque chose de sérieux qui n'empêche pas d'aimer les personnes. Quand il parle à Gabrielle, il a toujours l'air de plaisanter, tout comme quand il me parle, à moi. C'est bon pour moi parce que je suis encore une petite fille ; mais si j'étais une grande demoiselle, je voudrais qu'on me prit au sérieux, et il avait l'air de prendre Eve tout à fait au sérieux... Bah ! il n'est pas digne d'elle : personne n'est digne d'elle, d'ailleurs. Il sera mon beau-frère et je l'appellerai Marcel ; ce sera très amusant. Et puis, je parlerai de lui très souvent, pour avoir le plaisir de dire : mon beau-frère. Il est très gentil, après tout... et je garderai tante Eve pour moi toute seule. Nous nous entendons très bien, nous deux ; elle m'explique tout ce que je ne comprends pas, et elle répond sérieusement à toutes mes questions... L'ingénieur emmènera Gabrielle, cela me fera un peu de peine ; mais s'il emmenait Eve, ce serait bien pis. »

Nelly en était là de ses réflexions, lorsque M^{me} l'amirale, se trouvant assez habile à faire la frange, se leva pour continuer sa tournée de visites. La petite fille profita du moment où on la reconduisait pour sortir de sa cachette et s'en aller errer dans la maison ; elle guettait le moment où Eve et Gabrielle iraient remettre le tapis à sa place pour leur faire part de ce qu'elle avait entendu. Mais Eve et Gabrielle ne remontèrent point ; une nouvelle visite, qui sonna au moment où M^{me} Kergoz sortait, les fit retourner au salon ; et Nelly, s'ennuyant de les attendre, prit le parti d'aller finir les problèmes que sa tante lui avait dictés la veille. Après quoi, elle revint entr'ou-

vrir la porte du salon et y fourra son fin museau pour voir s'il n'y avait plus personne.

— Encore trois dames... Ah ! elles se lèvent pour partir... Bon ! un coup de sonnette... la voix de M^{me} Edith... sa mère lui répond... Cela n'en finira donc pas, aujourd'hui !

En effet, cela n'en finissait pas, pour une bonne raison. M^{me} l'amirale Kergoz, dans sa tournée de visites, n'avait pas manqué de répandre la nouvelle que, de bonne foi, elle croyait véritable. M^{me} Demaule n'avait pas avoué, mais elle avait paru embarrassée, elle n'avait rien répondu de net ; on sait ce que cela veut dire. Toutes les dames qui, dans un salon quelconque, s'étaient rencontrées avec M^{me} l'amirale, se hâtaient de prendre le chemin de la maison de M^{me} Demaule. Et c'était chez cette dernière une affluence inusitée et des airs empressés, discrets, mystérieux, des sourires, des mines attendries ou pincées, selon les situations et les caractères. On ne complimentait pas directement la mère de l'heureuse fiancée, mais la conversation était pleine de sous-entendus et de réticences ; il eût fallu être idiot pour ne pas comprendre.

M^{me} Demaule et Nelly, qui était enfin rentrée dans le salon, avaient leurs raisons pour comprendre très bien. Les yeux de Nelly pétillaient de malice et de dignité ; son indignation était oubliée, elle ne pensait plus qu'aux plaisirs de la noce ; aux fleurs, aux cadeaux, aux jolies toilettes. M^{me} Demaule était complètement ahurie. Cette nouvelle lui arrivait de tous les côtés... il fallait bien qu'il y eût quelque chose de vrai là-dedans. Elle finissait par y croire. Elle n'est pas si bête qu'elle en a l'air, l'histoire du Marseillais qui, ayant annoncé dans un café de la Canebière la mirifique nouvelle de l'entrée d'une baleine dans le port et voyant tout le monde y courir, suivit le mouvement en se disant : « Après tout, pourquoi ne serait-ce pas vrai ? » Et ici, ce n'était même pas M^{me} Demaule qui avait inventé l'événement. M^{me} Kergoz pouvait bien avoir des données sur les intentions de M. Haublay et en avoir tiré des conclusions... probables. M^{me} Demaule tint donc tête à tout le cercle féminin, qui l'accabla pendant deux heures de compliments déguisés, et elle eut l'habileté de s'en tirer sans répondre ni oui, ni non. Mais elle ne fut pas fâchée que le départ de la dernière visiteuse permit de sonner la cloche du dîner.

Le dîner fut silencieux. Cela arrive généralement quand les gens n'ont rien à dire, mais cela arrive aussi quand ils en auraient trop à dire ; et c'était le cas, ce soir-là, à la table de M. Demaule. Lui, il ne parlait jamais beaucoup, mais il aimait le babil des jeunes filles, et il s'étonna de n'entendre que le bruit des

fourchettes. Encore, avec un peu plus d'attention, aurait-il pu remarquer que la fourchette d'Eve faisait plus de bruit que de besogne.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? demanda-t-il. Vous ne dites rien. N'avez-vous pas eu de visites cette après-midi ?

— Ah ! ne m'en parle pas, repartit sa femme ; des visites toute la journée, sans intervalle, la tête m'en tourne. Et puis, nous sommes fatiguées de cette semaine de vacances de Pâques. Sortir tous les soirs, c'est trop, et nous avons grand besoin de repos. Il va falloir qu'on se couche de bonne heure.

Personne ne protesta. Nelly, qui seule n'était pas fatiguée, comptait bien aller causer avec les *grandes*, quand elles seraient rentrées dans leurs chambres. M^{me} Demaule était pressée de se trouver seule avec son mari pour lui conter la visite de M^{me} l'amirale. Mais à peine était-on sorti de table qu'on vint en toute hâte chercher le docteur pour un grave accident qui venait d'arriver à l'usine à gaz.

Cela ne faisait pas l'affaire de Louise. Nature très expansive, elle avait besoin de parler à quelqu'un de ce qui la préoccupait ; et voyant son mari parti sans doute pour plusieurs heures, elle oublia qu'Eve, quoique tante, n'était qu'une jeune fille, et elle l'arrêta entre deux portes pour lui faire part de sa joie et de ses espérances. « Oh ! rien de positif encore... il n'en faut rien dire... mais cela me paraît sérieux... Quel bonheur ce serait, ma chère Eve ! nous ne pouvions rien rêver de mieux... Ne lui en parle pas : à son âge on se monte facilement la tête, et ce n'est pas bon pour les jeunes filles... Ma chère petite sœur ! tu partages ma joie, j'en suis sûre ! »

Et, tout en parlant, elle avait passé son bras autour de la taille d'Eve et la serrait tendrement. Eve lui rendit son étreinte et se dégagea ensuite doucement, en murmurant : « Je comprends... j'avais déjà compris... Je te félicite, ma Louise, ma bonne Louise... » Puis, voyant approcher Gabrielle, elle monta l'escalier en courant et se réfugia dans sa chambre.

Dix minutes après, Nelly, en peignoir, les cheveux sur le dos, essayait d'entrer chez Gabrielle.

— Oh ! Gaby, tu es enfermée ! lui cria-t-elle par le trou de la serrure, en secouant la porte. Ouvre-moi ; si tu savais ce que j'ai à te raconter ! Il n'est pas tard : tu auras toute la nuit pour dormir.

— Je dors déjà. Bonsoir, Lili ! Je suis couchée, je ne me lèverai pas pour t'ouvrir. Tu auras toute la journée de demain pour me raconter tes histoires.

Nelly secoua de nouveau la porte, attendant un instant, frappa encore. Silence complet. Elle tourna les talons, fit une pirouette, haussa

les épaules et se rabattit sur Eve. Celle-ci n'avait pas mis le verrou ; Nelly entra et aperçut, dans la chambre sombre, la silhouette élancée de sa tante debout devant la fenêtre, se détachant sur la clarté vague d'une nuit de printemps. Elle courut à la jeune fille.

— Tante Eve, tu es sans lumière ? Ta bougie s'est-elle éteinte ? Veux-tu des allumettes ?

— Merci, ma chérie, répondit une voix qui sembla à Nelly lointaine et comme brisée. Je me suis mise en peignoir ; j'ai soufflé ma bougie qui me faisait mal aux yeux, et je prends l'air à la fenêtre pour apaiser ma pauvre tête.

— Tu as mal à la tête ? Il faut appeler maman... Tu ne veux pas ? Je saurai bien te soigner, va ! Veux-tu que je te fasse du tilleul ? du thé ?

— Rien du tout, ma Lili... Un verre d'eau sucrée, si tu tiens à ce que je boive quelque chose.

— Je vais te le faire, avec de l'eau de mélisse. Attends un peu.

Elle courut et revint bien vite, heureuse et fière de soigner tante Eve. Elle lui présenta le verre où elle n'avait ménagé ni l'eau de mélisse ni le sucre.

— Tiens, bois... Est-ce bon ? Est-ce assez sucré ? Veux-tu que je rajoute de l'eau ?

— Non, c'est très bien comme cela. Merci, chérie.

Elle posa le verre à demi vide sur sa commode et entoura de son bras les épaules de Nelly, qu'elle serra tendrement contre elle. Elle la tint ainsi un instant, puis elle se baissa et mit un long baiser sur ses cheveux. Nelly releva vivement la tête ; les lèvres de sa tante la brûlaient, et il lui semblait les sentir trembler. Elle chercha à voir ses yeux ; mais, à la clarté des étoiles, elle ne put distinguer que la pâleur de son visage. « Chère tante Eve, pensa l'enfant, elle a la même figure que quand elle est arrivée ici et qu'elle avait tant de chagrin. » Mais elle n'osa pas l'interroger ; seulement, lui jetant ses bras autour du cou, elle lui rendit un baiser où elle mit tout ce qu'elle avait de tendresse dans le cœur.

— Tante Eve, vas-tu mieux ? lui demanda-t-elle timidement.

— Un peu mieux, ma Lili. Tu m'as fait du bien ; je vais me coucher et dormir. Bonsoir, mignonne, dors bien, toi aussi.

Elle conduisit Nelly jusqu'à la porte de la chambre, l'embrassa de nouveau et ouvrit la porte ; elle ne pouvait pas la congédier plus clairement. Nelly sentit qu'elle gênait et s'en alla en soupirant.

Eve referma sa porte, s'enveloppa dans un grand châle de laine et revint s'accouder à la fenêtre, les yeux levés vers les étoiles. Oh ! cette sérénité de la nuit, comme elle l'enviait !

Les souffles légers de la brise du printemps venaient rafraîchir sa tête brûlante, mais ils n'apportaient point l'apaisement à son cœur agité. Hélas! comme elle était calme et heureuse, le matin encore, jusqu'à cette révélation... Ainsi Gabrielle aurait ce bonheur d'échanger avec Marcel Haublay le serment qui unit deux existences pour la vie et deux âmes pour l'éternité...

Et Eve, jetant un regard sur l'avenir, considérait sa propre vie; elle se voyait, tremblante voyageuse, seule, toujours seule jusqu'au dernier jour, qui lui paraissait si lointain! Comme elle serait lasse quand elle y arriverait, et quelle longue tristesse jusque-là!... Oui, ce matin encore, elle ne lisait pas clairement dans son âme. Il y avait quelqu'un, qu'elle voyait souvent... elle était heureuse quand il arrivait, plus heureuse quand il était là, heureuse encore par le souvenir, quand il n'y était plus; elle aimait à causer avec lui, parce qu'ils s'entendaient à demi-mot, elle et lui, et qu'ils étaient toujours du même sentiment sur toutes choses... mais elle ne s'était jamais interrogée sur ce qu'elle éprouvait pour lui; elle ne savait pas qu'elle l'aimait!

Elle le savait à présent; elle avait vu clair dans son âme en apprenant qu'il était ou qu'il allait être le fiancé de Gabrielle. Louise ne lui avait rien appris; elle avait tout compris dans la journée en écoutant les bavardages de ces visiteuses indiscreètes qui cherchaient à provoquer une confidence qu'on ne leur faisait pas... Gabrielle rayonnait, tout en faisant semblant de ne pas comprendre... Savait-elle d'avance ou devinait-elle seulement?... Marcel Haublay serait son mari; il dirait à Eve: « Ma tante! » Ma tante! Quelle dérision! Ah! pauvre Eve! toi qui croyais si bien avoir pris ton parti de te passer de bonheur! Toi qui t'arrangeais une petite vie de tante bien paisible, occupée à aimer et à soigner les vieux et les jeunes, à élever les petits et à jouir de la félicité de tous! Pourquoi toutes les espérances enfouies s'obstinent-elles à ressusciter, et sortent-elles de terre, vertes et vivaces, comme les perce-neige aux premiers soleils? Ah! pauvre tante Eve! c'est malgré toi, tu ne voulais pas, tu te disais: « Je sais bien que personne ne peut penser à moi! » Pourquoi donc as-tu laissé prendre ton cœur?... Laisse prendre! pas même cela; tu l'as donné quand on ne te le demandait pas!

A cette pensée, Eve sentit le rouge lui monter au front, et le sentiment de sa propre dignité lui rendit la force de lutter contre sa douleur. Quelle honte si quelqu'un devinait!... De quoi se plaindrait-elle, après tout? Eh bien! il aimait Gabrielle; pourquoi pas? Elle ne s'en étonnait pas, non... mais elle n'aurait pas cru

non plus que cela lui causerait une telle douleur...

Et elle était seule! pas un cœur sur lequel elle pût appuyer son front pour pleurer. Pauvre Eve! Ici, on l'aimait sans doute; mais il ne fallait pas qu'on se doutât de sa peine. Dût-elle en mourir, il fallait qu'elle souffrît seule!

Seule, Eve? oh! non, tu n'es pas seule! Quand ta mère te quitta en pleurant, car l'espoir même de la félicité céleste ne peut consoler une mère de laisser sa fille orpheline, à qui te confiait-elle dans la détresse de son âme, dans ses dernières prières, dans ses derniers vœux? Ce n'était pas à la famille qui te tendait les bras; elle voyait plus haut et plus loin. Invoquant l'ami toujours fidèle, le secours toujours prêt, le seul appui solide, le Consolateur éternel, elle remit sa fille bien-aimée entre les mains de Dieu... et elle mourut en paix. Ecoute, Eve, écoute la voix divine qui te dit: « Pauvre enfant! viens à moi, car je suis celui qui a dit: Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés... »

Au milieu du calme solennel de la nuit, Eve entendit la voix céleste, et elle fit effort pour rappeler son courage. Elle regarda le ciel étoilé et il lui sembla que là-haut, bien loin, par delà tous ces mondes, une main puissante et douce s'étendait vers elle pour la bénir et la relever. Elle ne se sentit plus seule; et, gémissant comme un enfant blessé, elle murmura, toute suppliante: « Mon Dieu! mon Dieu! »

Le nom divin, prononcé par sa propre voix, l'attendrit et dégonfla son pauvre cœur oppressé; les larmes montèrent à ses yeux, et elle pleura avec délices, se sentant peu à peu rafraîchie et apaisée, à mesure qu'elle répétait avec confiance, avec adoration, avec un abandon complet d'elle-même: « Mon Dieu! mon Dieu! » Ce fut là toute sa prière; des paroles eussent été impuissantes à exprimer tout ce qu'elle sentait, mais celui à qui elle s'adressait savait bien la comprendre.

Calmée et pleine de courage, Eve ferma doucement sa fenêtre et se mit au lit. Elle voulait dormir, pour n'être pas défaite et blême le lendemain; il ne fallait pas que l'on devinât... Adieu le rêve! elle rentrait dans la vie réelle, qui se compose de devoirs petits et grands, et elle voulait remplir tous les siens sans faiblesse. Ceux qui l'avaient accueillie avec tant de tendresse ne devaient jamais savoir que leur bonheur était fait de ses larmes. Elle ferma donc ses yeux encore humides; et, comme à brebis tondue Dieu mesure le vent, un doux sommeil vint bientôt lui rendre des forces pour la bataille de la vie.

IV

La pure lumière du soleil, qui met en fuite les fantômes, remplissait la chambre d'Eve d'une joyeuse clarté lorsqu'elle s'éveilla, un peu lasse, l'esprit encore engourdi, se demandant : « Qu'ai-je donc ? » La mémoire lui revint bien vite, la mémoire de son chagrin, d'abord, et presque aussitôt celle de ses résolutions. Elle osa regarder en face sa destinée : qu'avait-elle de changé ? N'était-elle pas aujourd'hui ce qu'elle était six mois plutôt, avant qu'elle le connût ? Elle allait être sa tante ! Eh bien, elle tâcherait de lui être utile, en inspirant à Gabrielle quelques idées sérieuses... oh ! pas trop sérieuses... Cette gaieté parfois un peu folle, ce charme de jeunesse, ces saillies d'une hardiesse enfantine, n'était-ce pas là le charme qui l'avait séduit ? Mais plus tard, sans doute, il désirerait trouver en elle une compagne plutôt qu'un joujou... Et Eve, agenouillée au pied de son lit, pria Dieu ardemment de lui dicter les conseils qui sauraient aller au cœur de Gabrielle et faire d'elle la femme forte de l'Écriture. Puis elle baigna d'eau fraîche ses yeux encore rougis, se coiffa et s'habilla avec soin, et descendit, armée contre tous les assauts qu'elle prévoyait.

A sa grande surprise, elle n'eut aucun assaut à subir. Sa sœur ne revint pas sur ce qu'elle lui avait dit ; Gabrielle ne lui sauta point au cou et ne l'emmena pas dans sa chambre pour lui raconter, avec force détails, « comment c'était arrivé » ; et si Nelly se montra envers sa chère tante Eve encore plus caressante qu'à l'ordinaire, au moins ne lui dit-elle pas pourquoi. Eve ne fut donc pas obligée de composer son visage et de peser ses paroles.

Ce silence, qui l'étonnait, était dû aux réflexions de la nuit. La nuit porte conseil, dit la sagesse des nations. Cette fois, elle n'avait pas perdu son temps. Aidée de la prudence et de la raison de M. Demaule, elle avait jeté une douche sur l'enthousiasme de sa femme. Après tout, il n'y avait peut-être rien de fondé dans les compliments que celle-ci avait reçus ; peut-être avaient-ils tous la même origine : une invention de M^{me} Kergoz, connue pour son bavardage et la vivacité de son imagination, et l'on doit s'attendre à ces aventures-là, quand on reçoit un jeune homme dans une maison où il y a des jeunes filles. Ce n'était pas une raison pour consigner l'ingénieur à la porte ; on ne ferait que donner carrière aux langues, et il n'avait rien fait qui méritât un pareil traitement. S'il n'avait pas d'intentions, on le verrait bien, et les bruits tomberaient d'eux-mêmes ; s'il en avait... Gabrielle était bien jeune, sans

doute, mais en imposant un an d'attente... on ne trouverait pas facilement pour elle un aussi bon parti... Le docteur finit par décider qu'il allait écrire pour se procurer des renseignements précis sur sa situation et son passé. Pour le moment, il n'y avait qu'à louvoyer, sans nier, ce qui pourrait être blessant, ni affirmer, ce qui serait au moins prématuré.

Tout en traçant aux parents cette ligne de conduite, la nuit s'occupait aussi de leurs filles. Gabrielle avait fermé sa porte à Nelly pour se livrer en liberté à sa joie. Comment, une demande en mariage pour elle ! car elle ne doutait pas que M^{me} Kergoz ne fût venue en ambassadrice, et elle supposait que sa mère s'était retirée de bonne heure pour pouvoir causer avec son père de cette affaire importante.

Gabrielle était blasée sur les compliments ; mais une demande en mariage, c'était bien autre chose. Et puis, qui est-ce qui la demandait ? Le plus aimable, certainement, le plus envié, le plus recherché de ses danseurs, — à l'âge de Gabrielle, on n'a pas encore pris l'existence au sérieux, et un mari n'est qu'une variété de danseur ; on part avec lui pour le voyage de la vie comme on partirait pour le quadrille des lanciers. — On l'appellerait *madame*, elle aurait un trousseau neuf avec des dentelles et des faveurs roses, des bijoux, des cadeaux, une corbeille ; elle aurait un joli appartement, des meubles élégants, un salon où elle recevrait des visites à qui elle offrirait en hiver le thé de cinq heures... A ce moment, il lui passa par la cervelle la vision d'un samovar qu'elle avait admiré chez une dame ayant habité la Russie... C'était très distingué, un samovar, tout le monde n'en avait pas ; elle s'informerait de la manière de s'en procurer un... Gabrielle s'endormit en songeant au samovar, et aussi au dépit de toutes ses amies, à qui M. Haublay l'avait préférée.

Elle retrouva son rêve à son réveil ; seulement son espèce de fièvre joyeuse était calmée et elle résolut d'attendre que sa mère lui parlât de ce qu'avait dû lui dire M^{me} Kergoz. Car, enfin, elle n'avait peut-être rien dit, après tout ? Il valait mieux ne pas aller au-devant des explications. Et puis, c'était amusant d'avoir un secret, et un secret de cette espèce. Inutile d'en parler : on avait assez d'occupation, rien qu'à chercher comment on aimerait la bague de fiançailles.

Et Nelly, qui en savait plus que les autres, sa mère exceptée ? Nelly, qui la veille était si pressée de raconter à Gabrielle et à Eve les propos de l'amirale Kergoz ? Eh bien, pendant qu'elle se tournait et se retournait sur son oreiller, cherchant l'attitude la plus commode

pour s'endormir, le souvenir du baiser et de l'étreinte de sa jeune tante lui était revenu, lui serrant le cœur sans qu'elle sût pourquoi. Elle n'était pas comme tous les soirs, tante Eve ! ses yeux brillaient, sa voix était toute changée, et elle était si pâle ! Est-ce que l'idée lui était venue, à elle aussi, qu'elle valait bien mieux que celle qu'il avait choisie ? Alors, peut-être qu'elle avait du chagrin, peut-être aussi qu'elle aurait honte de montrer son chagrin devant une petite fille... Non, Nelly ne lui dirait rien ; seulement elle l'aimerait encore plus qu'auparavant, elle l'embrasserait plus souvent, et elle s'appliquerait de tout son cœur à ses leçons et à son piano pour ne pas l'ennuyer ni la fatiguer. Et voilà pourquoi Nelly elle-même ne parla pas de ce qui était son idée fixe, et celle de tous les membres de la famille.

Par un phénomène rare dans la pluvieuse ville de Brest, le printemps fut très beau cette année-là, et on en profita pour renouveler sous une autre forme les divertissements de l'hiver. Il y eut des parties de campagne, des pique-niques, des excursions en groupes sur le bateau à vapeur qui part chaque dimanche pour quelqu'un des sites pittoresques de la rade. M. Haublay était de toutes les fêtes, la famille Demaule en était aussi ; et il semblait qu'il y eût comme une conspiration générale pour placer Gabrielle à côté de l'ingénieur.

Elle se laissait faire, souriant aux allusions malicieuses de ses amies, et semblait admettre que cette place lui était due.

Elle s'habitua à cette situation, et, quoique Marcel ne fût jamais sorti avec elle de la galanterie banale d'un homme du monde, elle en arrivait peu à peu à le considérer comme son bien. Elle lui donnait des ordres, lui faisait faire ses commissions, et s'amusait même parfois à le taquiner.

Il se prêtait à tout avec une grande complaisance, comme si c'eût été un plaisir pour lui de lui obéir ; il répondait à ses plaisanteries et ne refusait jamais d'entamer avec elle une petite guerre à coups de langue où elle n'avait pas toujours le dessus. De tout autre, elle

n'eût pas accepté cela et se serait vengée par une bouderie plus ou moins prolongée.

Mais il ne lui déplaisait pas de reconnaître la supériorité de M. Haublay ; et même, elle prenait peu à peu pour lui un certain respect qui commençait à donner du sérieux aux sentiments très enfantins qu'il lui avait d'abord inspirés.

Aux premiers jours de mai, la préfecture maritime fut avisée que la frégate *la Voltigeante* venait de passer le détroit de Gibraltar, après un séjour de trois ans dans la Méditerranée, et qu'elle rentrait directement à Brest.

Parmi les officiers de *la Voltigeante*, quelques-uns étaient de Brest et y avaient leurs familles, et en particulier l'enseigne Georges Plédanno, dont la mère était veuve, riche, et aimait beaucoup à recevoir. Les jeunes filles ne manquèrent pas de lui suggérer l'idée de fêter le retour de son fils ; et l'enseigne, à peine arrivé, dut faire les honneurs du salon de M^{me} Plédanno.

D'autres salons se rouvrirent, et la série des divertissements recommença.

Georges Plédanno ne connaissait pas Gabrielle. Il fut ébloui, et la petite cour de la jeune fille compta un fidèle de plus. Il était jeune, gai, joli garçon, il dansait bien et portait un brillant uniforme ; Gabrielle l'accueillit très favorablement. Il ne lui inspirait pas le même respect que M. Haublay, mais il lui plaisait tout autant ; et puis elle commençait à trouver l'attente longue. Ce monsieur tardait bien à faire sa demande définitive ! Peut-être que si on le rendait jaloux, cela le déciderait ; Gabrielle avait entendu parler de livres où cela se faisait, ces choses-là. Et Gabrielle fit de son mieux pour rendre M. Haublay jaloux.

Elle n'y réussit pas le moins du monde ; celui qui devint jaloux, ce fut l'enseigne. Et comme Marcel Haublay était le jeune homme le plus avancé dans l'intimité de la famille Demaule, Georges devint jaloux comme un tigre de Marcel Haublay.

J. COLOMB.

(La fin au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU DE RIZ AUX AMANDES

Un quart de riz. Le faire crever dans un verre de lait ; petit à petit, verser dessus un demi-litre de lait, sucrer, mettre un peu de vanille, du zeste de citron râpé, une douzaine d'amandes douces, cinq amères coupées finement. Laisser épaissir. Mettre dans un moule au fond duquel l'on aura mis une tasse renversée, pour former un vide que l'on remplira de confiture de framboises lorsqu'on renversera le gâteau.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : *Lohengrin*, opéra en trois actes et quatre tableaux, par Richard Wagner. — Compositions de choix.



ENFIN, nous l'avons vu, nous l'avons entendu, et nous sommes loin de le regretter. Mais n'anticipons pas. Aussi bien, on ne s'attend guère à ce que nous suivions l'enthousiasme de commande qui a marqué cette étonnante première et même la seconde de *Lohengrin*.

Aujourd'hui que le vacarme est terminé et que le vrai public, sans parti-pris, peut juger sainement et avec calme l'œuvre du grand musicien allemand, nous essayerons d'en retracer les lignes capitales.

Depuis que *Lohengrin* a été mis à l'étude à l'Opéra, que de controverses envenimées entre fanatiques et dissidents, qui ont, à l'extérieur, abouti aux scandales que l'on sait et dont il ne faut tenir aucun compte. A l'intérieur, au contraire, le succès a été complet. Un public soigneusement trié sur le volet a applaudi avec enthousiasme. La salle ne contenait que des admirateurs du maître aux deux premières, et la troisième n'en manquait certainement pas, s'ils étaient moins nombreux.

Nous savons que le sort des belles œuvres est d'être niées d'abord, puis discutées et admirées ensuite. Cela est arrivé à Rossini, comme à Meyerbeer; pourquoi Wagner, ce génie différent, y eût-il échappé ?

Le sujet de cet ouvrage a été emprunté, comme nous l'avons dit, à une tradition mystique du Moyen âge, tirée de l'épopée de Parsifal, par Wagner lui-même.

D'après lui : « Tout l'intérêt du *Lohengrin* « repose sur une péripétie qui s'accomplit au « fond du cœur d'Elsa, et qui touche à tous les « mystères de l'âme. La persistance d'un « charme qui répand une merveilleuse félicité, « et remplit tout d'une sécurité parfaite, tient « à cette condition unique : c'est que jamais ne « soit proférée cette question : d'où viens-tu ?

« Mais une profonde, une cruelle détresse « arrache violemment cette question d'un cœur « de femme comme un cri... et voici que le « charme s'est dissipé ! » (*Musique de l'Avenir.*)

Elsa de Brabant et Lohengrin sont deux nobles figures qui représentent l'amour immatériel et dont rien d'impur n'a terni la tendresse extatique. Elsa, accusée injustement par Tel-

ramund d'avoir assassiné son jeune frère, ce dont elle est parfaitement innocente, va être condamnée par le roi Henri l'Oiseleur. Mais, des profondeurs de l'azur, on voit descendre un chevalier céleste, couvert d'une étincelante armure. C'est le pieux et chaste gardien du Saint-Graal, Lohengrin, dont la nacelle éblouissante, trainée par un cygne, le dépose sur la rive de l'Escaut. Il vient pour proclamer l'innocence d'Elsa, lui offrir de combattre pour elle, et ensuite devenir son époux. Ce sera à la condition expresse qu'Elsa ne lui demandera jamais qui il est, ni d'où il vient. Elle le jure, et le combat ne tarde pas à être suivi de la victoire de Lohengrin, qui terrasse Telramund, auquel le généreux vainqueur laisse la vie.

Le mariage consacre leur union, mais Elsa, que tourmente une curiosité irrésistible, veut, malgré sa promesse, connaître le nom de son éblouissant chevalier qui résiste de son mieux. Poussé dans ses derniers retranchements par cette Ève imprudente, devant tous, il déclare son nom et sa patrie. Dès qu'il a révélé qu'il est le fils de Parsifal, roi du Saint-Graal, c'en est fini de la félicité entrevue dans un doux rêve. Elsa ayant trahi son serment, c'en est fini de l'amour et des joies terrestres. Il doit la perdre pour toujours et s'en retourner au royaume de son père. Elsa, désespérée, en meurt.

On voit que ce sujet est d'une pénétrante poésie et d'une grande élévation. Il y a plus de quarante ans que *Lohengrin* est écrit et cependant sa fraîcheur mélodique, sa richesse d'inspiration semblent naître à l'heure où on l'écoute. C'est une création puissante comme toutes les œuvres de Wagner. On y trouve, plus que dans la plupart des autres, de nombreux thèmes dont la forme est saisissable.

Après le prélude qui est d'une beauté unique, il est presque impossible de détacher de la trame symphonique tel ou tel motif. Cet opéra doit être jugé d'ensemble, c'est tout un enchaînement. Le lien mystérieux qui unit les deux âmes d'Elsa et de Lohengrin rattache si intimement toutes les parties de l'œuvre, que ce serait lui nuire que vouloir essayer d'en détacher, d'en séparer ce qu'on nomme « des morceaux », c'est une immense aspiration vers l'infini, une rêverie continuelle où les passions terrestres tiennent peu de place, n'occupent que le second plan. Cet élément matériel est représenté par Oltrude et les autres personnages déjà nommés.

On peut citer les beaux récits des premières

scènes, écrits dans la forme classique la plus pure, la prière d'Elsa, l'arrivée du chevalier au cygne, — la plus noble page, peut-être, — et le chœur final du premier acte. Puis, la plainte d'Elsa, les deux duos, le superbe lever du jour, la marche religieuse du second acte. Enfin tout le troisième est vraiment splendide et forme à lui seul un spectacle merveilleux pour l'oreille comme pour les yeux. La marche nuptiale, le chœur des fiançailles, la grande scène entre Elsa et Lohengrin, absolument idéale, et le départ du fils de Parsifal au moment où l'orchestre reprend magistralement le thème du prélude qui accompagne le chevalier au cygne, sont toutes des pages de premier ordre.

Les seules critiques à faire sur cette partition monumentale, ce sont certaines lenteurs dans l'action, qui est frappée, par son sujet même, de l'absence du mouvement dramatique auquel on est habitué à l'Opéra. Mais Wagner y a suppléé de tout son génie par les admirables et savantes combinaisons de son orchestre. Il y aurait bien aussi quelques longueurs qui ralentissent l'intérêt, en certaines parties. Mais qui oserait porter la main sur l'œuvre du maître, qui forme un tout indissoluble ? Il le fallait cependant, et cette main s'est trouvée. Au moment où nous exprimons ce regret, nous apprenons que c'est chose faite. Tout est donc pour le mieux. On a coupé quelques pages dans le second acte, dont le commencement est un peu languissant, puis le chœur et la scène qui suivent le récit de Lohengrin, au dernier tableau. On y a gagné ainsi vingt minutes sur l'ensemble du spectacle.

A part quelques mouvements qui gagneraient à être de moins lente allure, on peut louer l'exécution sans réserve. M. Lamoureux a obtenu un véritable triomphe, et la direction Ritt et Gailhard tombe héroïquement sur une victoire, ce qui est rare.

Quant à l'interprétation, elle est parfaite : M^{me} Caron est à la fois poétique, passionnée, et tragédienne dans le dernier tableau.

M. Van Dick est un brillant Lohengrin, dont la belle voix, un peu fatiguée par un rôle écrasant, a produit un grand effet cependant.

MM. Renaud et Delmas, dans toute la puissance de leurs moyens, ont obtenu tous les suffrages.

M^{lle} Fierens, dans le rôle ingrat d'Olrude, s'est révélée cantatrice de premier mérite et d'un rare sentiment dramatique.

Les chœurs admirablement stylés ont chanté juste et avec un ensemble qui ajoute un charme de plus à cette œuvre qui exige surtout une suite non interrompue dans la perfection de l'exécution.

Pour l'orchestre, on sait que, sous la direc-

tion de M. Lamoureux, il ne pouvait que grandir encore.

On va maintenant pouvoir penser à l'Opéra, à l'ouvrage de M. Bourgault-Ducoudray : *Tamara*, ainsi qu'au centenaire de Meyerbeer.

A l'Opéra-Comique on s'est occupé de la reprise de *Manon*, avec M^{mes} Sanderson, Falize, Leclerc, Elven ; MM. Delmas, Taskin, Fugère, Grivot et Challet. On va aussi reprendre prochainement *Lalla-Rouk*, et *Richard*, où débitera l'excellent ténor Gogny, qui chante avec un goût et un style exquis. Mentionnons aussi le début dans les *Dragons de Villars*, de M. Queyla, un charmant ténor léger, ainsi que le réengagement annoncé de M^{me} Nardi, qui reprendra les rôles de M^{me} Galli-Marié.

Nous apprenons que M^{me} Marthe Crabos, l'éminente cantatrice de Saint-Séverin, après une série de triomphes religieux et mondains, dans le joli village qu'elle habite pendant les vacances, va reprendre chez elle, 7, rue Saint-Martin, le cours de ses leçons particulières qui sont si recherchées. Nous aurons l'occasion de reparler à nos lectrices de cette brillante étoile qui se lève à l'horizon du professorat, et de sa méthode inimitable.

M^{me} V^e Lafaix-Gontié, dont nous avons maintes fois signalé ici l'enseignement éclairé et les excellentes études musicales qu'elle dirige si habilement, vient aussi de reprendre ses leçons particulières, 37, rue de Passy. De plus, M^{me} Lafaix a repris ses cours à l'Institut Rudy, 7, rue Royale, et ouvrira prochainement ses intéressantes conférences qui lui ont déjà mérité tant de succès.

Voici quelques nouveautés d'une bien réelle attraction :

Pour le piano : c'est une pièce du plus charmant effet, *Barcarolle*, par Auguste Vincent. Il s'y trouve un motif d'une poésie ravissante et du plus enveloppant caractère.

Pour le chant, le choix n'est pas moins attrayant :

Citons entre autres : *Les Cloches*, avec accompagnement de chœur (*à volonté*), par Alexandre Georges ; très original et imitatif. — Nous avons dit ici que les *Chants mystiques*, d'Albert Cahen, étaient de très remarquables compositions. Aujourd'hui, nous citerons le n^o 2, *Printemps*, qui est une page de poésie exquise et d'une grande élévation, dont l'effet est splendide. — *La Confession de Lise*, une jolie chansonnette, par Flavius Michel, et où le meilleur ton n'a rien à reprendre, obtient un succès qui n'attend pas le nombre des jours ; il est déjà énorme. Éditeur : V^e Girod, 16, boulevard Montmartre.

MARIE LASSAVEUR

CAUSERIE

1^{er} novembre 1891.



OCTOBRE a des regains d'été, des jours voilés, alanguis comme les dernières bonnes choses.

Les chrysanthèmes fleurissent en leurs tons multicolores, les asters mauves, dont le cœur brun doré semble une abeille dormante

dans un calice, forment de grosses touffes, les vignes vierges aux trèfles pourprés se dépouillent et les quenouilles des vieux poiriers se redressent avec leurs feuilles roses, — dans la paix du verger rustique. — Les grands bois retentissent des appels du cor, la campagne assoupie est encore belle.

Les matins froids, piquants, sont délicieux sous leur brume argentée; on marche allègrement sur la terre sèche et sonore, le feu n'est qu'un jeu, un plaisir nouveau; on se chauffe pour rire.

Les réunions bruyantes de l'été sont finies, les frères et les petites sœurs sont retournés en classe, le calme est rentré au logis... excepté pour les chasseresses.

S'il en est d'intrépides parmi vous qui s'en vont crânement, le fusil sur l'épaule, je les félicite... Pif! paf!... un lièvre... un perdreau, le pauvre!... peut-être une des cailles mignonnes qui pépitaient en août dans les blés.

Préférez-vous les émotions de la chasse à courre, la course effrénée avec la longue jupe qui flotte, les cheveux au vent, le visage fouetté par la brise, et les branches malignes qui défendent au passage leurs amies les biches!

Bravo, mesdemoiselles!

Assurément, rien n'est plus passionnant que cet exercice, qui fut longtemps la plus chère occupation de nos ancêtres gaulois, et rien n'est plus pimpant qu'un équipage!

Chez la marquise de S., cet automne, les jeunes filles en étaient folles et le petit tri-corne Louis XV leur seyait à merveille.

Les sentimentales restaient en arrière — en petit nombre; — nous sommes braves! si braves, que nous montons sur les locomotives.

C'est en Amérique, naturellement, que l'élan est donné.

Nous hésiterons peut-être un peu à nous noircir la figure et les mains comme des char-

bonnières, nous les Parisiennes dont le goût conduit, à défaut de la vapeur, les autres femmes du monde; mais je ne désespère pas, cependant, sans vous y engager, voir des émules de miss Ida Hewitt!

Les mécaniciens, cette année, ont rendu leur état tristement célèbre. Or, la jeune Américaine en question, assoiffée d'un dévouement un tantinet excentrique, se consacre à la protection des voyageurs entre Baltimore et Ohio. Ils n'auront rien à craindre, ceux que conduira cette héroïne « en mécanique » qui a scientifiquement étudié le métier et le possède, dit-on, comme l'un de nos premiers ingénieurs.

Ingénieur! Il va falloir maintenant chercher un féminin pour ce mot-là.

Vous n'aviez certainement pas encore songé à cette voie nouvelle, qui permet de rester vieille fille sans être traitée, ô injustice cruelle! d'inutilité.

J'ajoute que miss Ida Hewitt, fille du colonel Hewitt, est d'une famille riche, distinguée, et de plus excessivement jolie.

L'abnégation est donc complète.

L'abnégation est partout pour les généreux qui la cherchent; mais si vous voulez m'en croire, mes amies, cherchez-la ailleurs.

Elle est dans les très petites choses même, à côté de vous; vous la pratiquez chaque jour, sans embarras ni austérité, car vous êtes toutes bonnes, riantes et gaies... Vous avez une magie, un charme qui idéalise tout: votre belle jeunesse, qui fait sourire les papas et rend glorieuses les mères.

Jouissez-en, et laissez aux autres le bonheur infini de vous en faire jouir.

Paris vous prépare ses fêtes d'hiver, car on prédit que les salons seront joyeux cette saison et qu'on regardera la vie en rose; pour cela, il faut votre présence.

Les pantomimes feront fureur, peut-être même les parades; les bals blancs sont projetés nombreux, et si j'étais indiscreète, je vous annonçerais que mesdames *** édifient d'avance, sur les frimas à venir, des palais de glace, brillamment éclairés comme ceux de la Néva... car tout, tout sera à l'exemple de ce pays ami qui nous a tendu fraternellement les bras et, fidèle à l'une de ses poésies petites-russiennes,

« Laissa son cœur s'enflammer en lui, pour allumer un autre cœur, »
celui de la France!

On n'ira pas à Nice, où l'on a chanté Garibaldi à tue-tête, mais bien à Pétersbourg, qui

a toute l'attraction des contrées du Nord, et par contraste la chaude sympathie des Slaves, ce peuple brave et enfant, tour à tour passionné et rêveur, raffiné, farouche et généreux, dont les légendes populaires, toujours merveilleuses, comme si la neige immense et pure engendrait sans cesse des apparitions, se terminent d'ordinaire par un cri d'amour et de charité.

« Et l'être mystérieux, dit l'une des plus célèbres, dépouilla son enveloppe terrestre, se revêtit de lumière et enseigna : ce qui fait vivre les hommes, c'est l'amour et les bonnes œuvres. »

En ce jour de Toussaint où j'écris ma causerie, ne peut-on recueillir cette haute pensée qui n'a rien de sévère quoiqu'on die...

Vous mettez sur votre mignon carnet vos projets mondains aux premières pages, et aux dernières, sur celles qui se dérobent, vos projets du bien, je le sais.

Or le bien accompli est rendu au centuple, par la joie intime qui en découle ; c'est une impression douce, profonde, qui se reflète sur les traits et éclaire suavement le regard.

Avez-vous remarqué certaines personnes dont l'expression est enveloppante ?

L'âme éclaire divinement leurs yeux.

J'en connais parmi vous et des plus charmantes et non point des mélancoliques. — Foin de celles-là ! ce sont des malades qu'il faut traiter à l'hydrothérapie.

Peut-être même ces yeux dont je vous parle conservent-ils leur éclat au-delà des siècles.

Il est une dame de Chicago qui possède un collier dont les perles étranges ont des tons d'une douceur incomparable ; trois rangées de ces singuliers joyaux sont enchâssées dans de l'or vierge où ils jettent une lueur pâle, quasi surnaturelle...

Ce sont des yeux... de momies retrouvées dans les tombeaux des Incas péruviens.

Brrr.. Appartenaient-ils aux vierges du Soleil qui vivaient solitaires dans le temple d'or?... Furent-ils aux reines dont le voile diamanté ne se levait jamais devant le peuple ?

Je pense qu'ils animèrent les visages de celles qui furent bonnes et secourables et surent voir tout en beau dans la vie.

Par quel procédé les embaumeurs d'alors conservèrent-ils à ces organes délicats leur éclat et leur couleur?... on le retrouvera peut-être au *xx^e* siècle et la mode s'arrachera alors cet ornement macabre d'un charme vainqueur.

En attendant, essayez ma recette... ne serait-ce que par coquetterie.

Puis si vous voulez la transmettre à vos amies, envoyez-la sur l'aile des abeilles.

Les petites travailleuses feront désormais concurrence aux pigeons voyageurs, aux hirondelles, à l'électricité peut-être ?

Des expériences très sérieuses ont été couronnées de succès ; les plus agiles ont une vitesse moyenne de douze kilomètres à l'heure. C'est assez joli pour leurs ailes fines.

Transportées loin de la ruche où est leur reine, elles y reviennent toujours, plus fidèles que les hommes !

Et j'imagine que ces filles de l'air, du soleil et des fleurs, qui travaillent sans cesse en leur maison odorante pour fabriquer le miel blond chanté par les poètes antiques, jugent cent fois mieux l'humanité que les plus illustres philosophes.

Et maintenant, mes amies, après avoir parlé des Américaines, voulez-vous avec moi rendre hommage à une Française courageuse et ferme devant sa vie brisée : M^{me} Crampel.

Son mari, vous le savez sans doute, était parti bien loin porter le nom et le drapeau de la France. L'Afrique l'attirait. Votre journal, cette année, vous a admirablement parlé de cette partie du monde, immense et terrible, convoitée par tous les peuples européens.

Crampel, non point par ambition personnelle, il n'en avait point, voulait donner à son pays le territoire du Congo au lac Tchad. Ce rêve le hantait depuis longtemps, et depuis longtemps aussi il aimait la fiancée de son cœur et lui contait son espoir. Elle, très brave, l'encourageait : les héros communiquent leur flamme.

Ils se marièrent et, après quelques mois d'un bonheur si profond que le retentissement peut se prolonger sur toute la vie de la jeune veuve inconsolée, il partit... seul ; elle savait qu'elle serait une entrave et avait confiance, comme tous ceux qui ont connu Crampel, le plus désintéressé et le plus généreux de nos explorateurs.

Il lui écrivait souvent de ces déserts effrayants où il s'était fait des amis ; son guide le Targui, *Saïd*, le vénérât comme un prophète et la petite pahouine Niarinhe, qu'on lui avait confiée comme otage, l'adorait comme un papa ; eux ne l'abandonnèrent point.

La trahison seule devait le faire succomber en pleine route, après mille souffrances sans nom, abandonné par son escorte, égorgé lâchement par les snoussis musulmans.

C'était un de ces êtres rares, nobles et vaillants, une intelligence d'élite, une âme éprise d'idéal, dont le nom peut être mis au *Livre d'or* de notre époque et dont l'épouse sympathique peut être fière dans ses larmes, en attendant, comme elle le souhaite avec nous, que l'œuvre de Crampel soit accomplie.

ALIX.

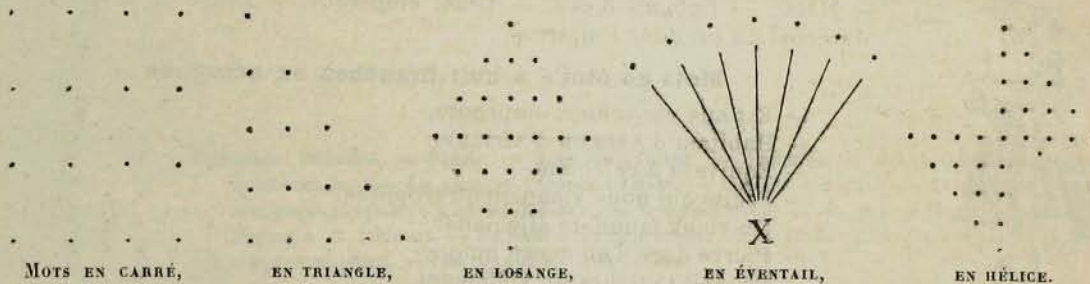
CONDITIONS DU CONCOURS

Offert aux Abonnées du JOURNAL DES DEMOISELLES

- 1° Le Concours ouvert le 1^{er} décembre 1891 sera clos le 15 janvier 1892;
- 2° Le résultat des épreuves paraîtra dans le numéro du 1^{er} février 1892;
- 3° Les abonnées du *Journal des Demoiselles* peuvent seules prendre part à ce Concours;
- 4° Les concurrentes pourront se réunir en famille, se faire aider, demander des conseils pour résoudre les questions du Concours;
- 5° L'envoi des épreuves sera fait à l'adresse de M. FERNAND THIÉRY, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne, Paris;
- 6° Il n'est pas utile d'avoir toutes les solutions justes pour envoyer ses recherches; tout envoi sera vérifié et classé;
- 7° Un prix d'honneur sera accordé au concours *absolument complet*;
- 8° Voici le nombre de prix formant les récompenses du Concours : 1 prix d'honneur (1), 3 premiers prix, 3 deuxièmes, 3 troisièmes et 12 accessits;
- 9° La Direction du Journal, désireuse d'augmenter encore l'attrait du Concours, change en de jolis volumes les accessits qui ne sont ordinairement que de simples nominations.

AVIS IMPORTANT

Voilà l'heure prochaine du Concours organisé pour les abonnées du « *Journal des Demoiselles* »; beaucoup d'entre elles veulent y prendre part, mais ignorent encore ce que signifient grand nombre de nos questions. Nous allons faire droit à leur désir très légitime de s'instruire en donnant sommairement la définition de nos principaux jeux d'esprit :



Il n'est point nécessaire d'expliquer ces très faciles questions; il s'agit simplement de deviner les mots proposés et de les disposer selon la forme indiquée; c'est de la souplesse d'esprit qu'il faut avoir.

MÉTAGRAME. — Plusieurs mots dont le sens varie par le changement de la lettre initiale. — Exemples : Loire — Moire — Coire.

ANAGRAMME. — Mots dont le sens change complètement d'après le bouleversement des lettres. — Exemples : Lin, Nil. — Nulle, Tante.

LOGOGRAPHE. — Mots dont le sens varie par le changement ou la suppression d'une des lettres qui les composent. — Exemples : Flot et Lot. — Rosier, Osier.

MOTS EN CROIX. — A l'aide de lettres données pêle-mêle, il faut reconstruire deux mots proposés et les disposer en croix.

Exemple : T L L I I U E P S A

T
U
L I L A S
I
P
E

PROVERBE. — Il faut trouver le contraire des mots proposés, et les initiales de ces mots formeront les mots d'un proverbe quelconque.

ACROSTICHE. — Quelques mots incomplets proposés; il s'agit de retrouver les lettres négligées. Ces lettres, dans le sens vertical, donneront des noms demandés. — Exemple :

S AB A
A GA G
R IR A
A ZO R

FIL D'ARIANE. — On donne le nom de problème syllabique à la disposition de syllabes dispersées sur un carré de 64 cases; ces syllabes ne sont pas jetées au hasard, elles suivent un fil conducteur. C'est ce qu'il faut trouver.

Voilà, je crois, les questions qui renferment le plus de difficultés. Quant aux autres jeux d'esprit, tels que charades, énigmes, rébus ou devises, ils sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la manière de les résoudre.

LA DIRECTION.

(1) Le prix d'honneur aura une valeur de 36 fr. — Les premiers prix, de 25 fr.; les deuxièmes, de 20 fr.; les troisièmes, de 15 fr. — Les accessits seront des volumes choisis dans les principaux auteurs classiques.

DEVINETTES

Charade



Je gagerais que mon *premier*
 Vous plait déjà, chère lectrice ;
 Moi j'aime mieux les bois et leur ombre propice
 Quoiqu'on y trouve mon *dernier*,
 Incommode ennemi, presque microscopique,
 Mais qui grossit quand il nous pique.
 Dans le nord de l'Europe on trouve mon *entier*.
 Qui peut ici rimer en ique.

Anagramme

— Près de là les écueils causent plus d'un naufrage.
 — Ainsi se nomme un bien que l'on a pour la vie.
 — Mot qui, chez les marins, est surtout en usage
 Lorsque le cabestan sous l'effort tourne et crie.

Charade

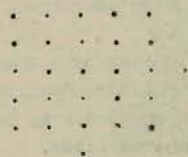
Mon *premier* c'est la montagne,
 Mon *second* c'est la campagne,
 Et mon *tout*, dans les combats,
 Mit plus d'un chrétien à bas.

Mots en escalier

Un reptile. — En Sibérie. — Oiseau de proie. — Un département du sud.
 — Métal. — Entouré d'eau. — Cruel empereur. — Sauva le Capitole —
 Maréchal du premier Empire.

Mots en étoile à huit branches ou octogone

— Est aux consonnes emprunté.
 — Habitant d'Asie ou d'Afrique.
 — Équivaut à célébrité.
 — Fruits qui nous viennent du tropique.
 — Un vieux fabuliste allemand.
 — Pierre dure d'un genre unique.
 — Produit toujours un sifflement.



Légende

Pourquoi, selon la légende, certain petit oiseau porte-t-il une tache
 rouge au cou ?

Mots en croix

Deux noms de minéraux avec les lettres suivantes :
 P S D L X E A H T L I F S E



EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'OCTOBRE

CHARADE : Ré cri mi na tion.

PROVERBE : L'union fait la force.

MOTS EN ÉVENTAIL :

MOTS EN LOSANGE :

C
 L O T
 L O U I S
 C O U S S I N
 T I S O N
 S I N
 N

ANAGRAMME : Rides — Désir —
 Redis.

FANTAISIE (RÉBUS GRAPHIQUE) : On
 a souvent besoin d'un plus petit
 que soi.

FANTAISIE : Catherine de Médicis.



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Mes lectrices voudront-elles, pour les étoffes et chapeaux, consulter les visites dans les magasins ? elles y trouveront tous les renseignements qu'elles peuvent désirer, avec des descriptions de costumes et de chapeaux. Au lieu donc de leur en donner ici, nous leur parlerons des petites fantaisies nouvelles, après toutefois avoir décrit un costume de dame âgée, de moyenne élégance, destiné aux diners de *rentrée* et aux messes de mariage, il est aussi de visite. Faille héliotrope et tulle grec noir à larges rayures mates pour la jupe de dessus, qui est légèrement froncée aux lés de derrière et soutenue, dans le bas, par le frisottant de la jupe de faille. Le corsage en faille est couvert de tulle et garni d'un volant; la manche de tulle drapée sur celle de faille, qui est plate et ouverte de côté.

Parmi les fantaisies, nous citerons la longue voilette carrée avec bordure et jeté de fleurettes brodées à la main en soie brillante, pour le chapeau rond, qu'elle enveloppe; on la noue derrière en laissant tomber les pans. Pour la capote, même genre de broderie sur un tulle arrondi dont les pointes se chiffonnent derrière. Empêcher la voilette de former le bec en fronçant le haut de 10 cent. sur une largeur de 20 cent.; ces fronces aident à la bien poser en voilant délicatement la garniture du chapeau. Le jupon de dessous est peut-être devenu trop élégant; il se fait d'une flanelle couverte et doublée de surah crème ou de couleur, ou en batiste de coton, deux volants festonnés et de la dentelle pour garniture. En flanelle double avec velours et plissés, il est très confortable. Le molleton est employé pour le petit jupon de dessous; au bord une écaille festonnée de cordonnet de soie assorti. Il se taille en plein biais pour éviter l'épaisseur. Le bas est de teintes unies, et la botte perd un peu de sa pointe aiguë, arrondie, elle va infiniment mieux au pied. Le gant demi-froncé a succédé au gant gris perle; la teinte mastic rosé ainsi que les tons fauves sont en vogue et le gant paille se montre de nouveau avec la toilette de cérémonie, mariage, etc., etc.

Les petites filles portent encore l'écoissais mis en biais et des façons plates à jupe longue. De grands chapeaux chiffonnés de surah et de foulard indien. Les petits garçons sont habillés à la russe, blouse et toque; le marin n'est pas abandonné, il n'y a de changé que le tissu.

Nous allons passer à un autre sujet, mesdemoiselles, et causer ameublement. Une chambre de jeune fille peut être jolie sans que l'on dépense beaucoup pour cela; il y a des étoffes si jolies et si peu chères ! Pour une chambre dont les meubles sont laqués, nous choisirions une toile de Jouy moderne à petits bouquets sur fond écu. Les rideaux seraient garnis d'une frange boule et montés à des anneaux passés dans un bâton laqué terminé par un ornement; une draperie sur le haut marchant avec le rideau et une chute de côté. Voilà une bien ancienne mode qui est en train de détrôner galerie, bandeau, draperie à l'italienne, etc., etc., en tant qu'il s'agit de salon et de chambre à coucher. Les rideaux de vitrage font comme un store étroit. Une bande d'étamine entourée d'un entre-deux, filet brodé ou crochet, et d'une dentelle assortie fait fort bien. Les rideaux de lit,

selon la place qu'il occupera, auront plus ou moins de draperies; nous engageons toutefois à en être sobre. La tenture sera de toile ou de papier assorti. Si la cheminée est d'un modèle agréable et d'un joli marbre, nous conseillons de n'y mettre qu'une tablette couverte de velours, lequel ira mieux avec la toile de Jouy que la peluche aux reflets soyeux et brillants. Si le cadre de la glace doit être caché, on le couvrira d'un cadre de velours. Tout cet arrangement pourra se faire en cretonne en y ajoutant une petite draperie qui voilera le haut de la glace. N'ayant pas de pendule, on mettra une jardinière en faïence sur un socle de velours; des flambeaux, les photographies des parents dans de jolis cadres en vieille étoffe, un bagueur et d'autres petites inutilités aujourd'hui devenues indispensables. Une étagère-bibliothèque que vous pouvez recouvrir vous-même de drap avec garniture de frangette et vieux galon d'or. Quant à désigner les petits meubles de fantaisie, les tables et chaises volantes qui acheveront le gentil mobilier de la chambre, cela nous paraît difficile; le choix devant être dirigé par les exigences de la pièce, la place des portes, etc., etc.

Ce que nous pouvons dire, c'est qu'une table à étagère est commode; qu'un chiffonnier-secrétaire, meuble à double emploi, doit trouver sa place près de la fenêtre; que l'armoire à glace, si la chambre est grande et si rien ne s'y oppose, se mettra dans un angle ou en face de la cheminée. Fauteuils et chaises seront couverts de toile de Jouy, ou mieux de tapisserie ou de broderies faites par vous. Maintenant, mesdemoiselles, il faut que votre goût personnel se montre dans l'arrangement et le choix des bibelots; aidée de ces conseils, vous chercherez la place qui fera valoir chaque meuble en y ajoutant un brin d'originalité; ne craignez pas d'abandonner le classique arrangement. Des meubles modernes, j'entends ceux de 1830 à 1850, encadrés de jolis rideaux, entourés de fantaisies au goût du jour, vous feront encore beaucoup d'honneur. Il m'a été demandé quel est le papier à lettre que l'on doit employer dans la correspondance avec ses amis, ses grands-parents, ses oncles et tantes. Je ne crois pas qu'il y ait une *hiérarchie* dans le papier à lettre, toutefois nous pensons que le papier de fantaisie doit être exclu de la correspondance avec les personnes étrangères et les supérieurs. Quant aux grands-parents, j'en connais qui cherchent les plus gentilles nouveautés pour leurs chers petits enfants; c'est donc une invite qu'ils font de le leur renvoyer couvert de jolis et longs récits. Que de diversité dans la forme des cartes et du papier à lettre ! La nouvelle carte de correspondante double est de forme carrée, plus haute que large; son enveloppe, point échan-crée, est seulement arrondie pour aider au passage de la carte; la partie rabattue forme une pointe assez aiguë, elle est crème, rose Sevrès, lilas pâle, vert océan. La carte carrée avec le monogramme métallique; le papier genre parchemin léger avec la fleur préférée ou le chiffre; avec le chiffre, il sera de cérémonie.

CORALIE L.

L'Album de travaux du 17 octobre de l'Édition hebdomadaire (blanche) contient :

Croissants vide-poche Diane de Poitiers. — Étagère à pieds couverte de peluche, avec poche de chaque côté. — Deux poches en soie ancienne. — Abat-jour brodé, avec frange en ruban. — Petit paravent en glace avec rideaux de soie drapés. — Chausson de chambre au tricot losange. — Décor pour deux fenêtres avec entre-deux en glace.

Le numéro du 31 octobre de cette même édition contient :

1° Une gravure coloriée de travaux inédits : Sac en forme de livre. — Poche drapée. — Tapis de table. — Deux corbeilles à ouvrage, l'une avec poches, l'autre octogone. — Double plateau fait avec une boîte de dragées. — Coussin avec frange posée en épaulette. — Cadre octogone, broderie Louis XVI, pour miniature ou photographie. — Corbeille garnie de ruban de moire (peut se suspendre pour mettre un petit pot de fleurs). — Têtière en étoffe et peluche, avec disposition de galon originale.

2° Une Feuille de Patrons à découper du sac-livre, de la poche drapée et du double plateau.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les chapeaux sont bien jolis cet hiver, comme les fait M^{me} Rabit, tous petits de forme, capote et chapeau rond. Le feutre avec lame ou peluche au bord, ou en bande au milieu de la passe. Les garnitures sont de ruban et plumes mélangés; beaucoup de jais et du très fin.

Voici quelques descriptions qui donneront une idée de cette modiste de goût, 26, rue de Châteaudun.

Chapeau en feutre noir pelucheux, à calotte *perchée* sur la tête, plate et cerclée de ruban noir et or, formant un chou devant. Sur la calotte, un nœud bouton d'or est dépassé par une plume s'élançant d'un pouf avec aigrette; brides de satin noir. Très élégant pour une jeune femme.

Pour jeune fille, délicieux petit feutre bleu marine, forme marin, roulé derrière, avec draperie de velours arrêlée de côté par une belle boucle en jais : 35 francs. Se fait de toute couleur.

Au même prix, une ravissante toque Louis XI, en feutre noir, enroulée de velours noir retenu, sur la passe, par un coulant de jais; plumes de coq assez enlevées et roulées en crosse au-dessus de la calotte.

Un bijou de capote, en velours capucine échancrée derrière. Le fond mou reçoit autour une légère et fine dentelle posée à plat et qui se chiffonne seulement au-dessus de deux petites têtes de plumes noires, dans une boucle de strass; une autre boucle derrière. Brides en velours noir.

Capote pour dame, coiffante et comme il faut. Velours mousse drapé, avec bord de lophophore. Au milieu de la calotte, drapée, une jolie aigrette. Brides en velours mousse.

Nous vous avons donné, le mois dernier, quelques renseignements sur les étoffes de deuil; complétons-les.

La *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, a de très beaux draps pour jaquettes et manteaux. Draps unis : Amazone, taupeline, Thibet, zibeline. Draps de fantaisie : Porskrew, diagonale, chevronnés, matelassés, brochés; les mêmes se trouvent avec envers fourrure.

Voici un costume, qui n'est point de deuil, celui-là, pour la fille de la comtesse du F. : Grosse serge bleu marine, avec dessous de soie. Jupe, forme parapluie, assez longue. Dans le bas, un ourlet retourné avec une ganse de fantaisie bleu et métal. Le corsage, façon amazone, sur gilet de drap blanc orné de boutons de nacre posés en guirlande de perles; même garniture à la manche et dans le creux de la basque, derrière. Le gilet peut se faire écriu ou de toute autre nuance.

Nous avons parlé d'un joli costume en drap vert myrte, garni d'un passepoil d'astrakan; nous venons de le voir en drap gris bleuté tout aussi charmant. Répétons que costumes-tailleur et jaquettes sont exécutés par un tailleur spécial, tailleur de talent, attaché à la maison, et que la jaquette en taupeline, à basque, soutachée devant, à revers et manches soutachés, col et manches garnis d'une bande de renard noir, est une des plus jolies confections d'hiver que nous ayons vues; le prix, 125 francs, est modeste, vu l'élégance et le confortable de cette jaquette.

Le costume-tailleur, en drap beige côte de cheval, à la jupe unie piquée et la veste à revers ouverte sur un gilet que l'on change à volonté.

Parfaitement réussies les teintures de la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière; aussi, permettent-elles d'utiliser les étoffes teintes comme si elles étaient neuves. Velours, crêpes de Chine, gaze, soieries et lainages réussissent aussi bien. Les couleurs fines et à la mode, les noirs sont superbes et gardent la souplesse et le brillant du tissu neuf; ajoutez à toutes ces qualités l'idée très économique de teindre le costume ou la robe sans être obligée de les découdre, et même de les renvoyer modifiés de façon, si on le désire.

On trouve à la Teinturerie Européenne une très grande obligeance; les renseignements sur la possibilité de teindre l'étoffe envoyée en telle couleur désirée sont donnés scrupuleusement. Nettoyages de manteaux, de housses, de rideaux, sont soignés au mieux. Les paletots d'hommes comme les uniformes de collégiens et costumes d'enfants sont parfaitement remis à neuf. Très belle teinture de rideaux et en réserve pour les cachemires de l'Inde et français. Tapisserie remise à neuf, avec couleurs ravivées, etc., etc.

Que nos lectrices se souviennent toujours qu'elles ne seront bien habillées que si leur corset est fait à leur taille, essayé ou sur mesures envoyées; c'est un conseil que nous nous permettons de leur donner. Ne s'occupe-t-on pas en ce moment des costumes d'hiver? Nous avons parlé du charmant corset-cuirasse de M^{me} Emma Guelle, qui s'harmonise si bien avec les façons nouvelles. Il donne à la taille souplesse, élégance, sveltesse, en effaçant les hanches et en l'allongeant. Grand succès pour le corset en coutil de soie, lequel tient le milieu entre celui de satin et de coutil de coton. Le tissu, assez fort pour n'être pas doublé, est souple et agréable au porté, moins cher que le satin et d'une élégance vraie.

A tous ces corsets, M^{me} Guelle met le busc incassable, souple tout en étant ferme; il est breveté.

M^{me} Guelle excelle dans un genre qui rend bien des services; nous voulons parler de son corset à coussins creux, pour les défauts de la taille, et du corset orthopédique. Les deux sont conseillés par les médecins, lesquels ont fait à M^{me} Guelle une vraie clientèle.

Le corset à épaulières force les fillettes progressivement et sans fatigue, à se tenir droite. Pour les jeunes femmes, le corset du matin est commode et pratique.

La belle gravure coloriée de ce numéro donne une idée du goût de M^{me} Thirion, de son talent pour composer un costume, pour combiner les étoffes et disposer les garnitures. Les descriptions détaillées des costumes et par-dessus qui composent cette gravure suffiront amplement, nous le pensons, à contenter nos lectrices. Disons aussi que les prix de M^{me} Thirion sont généralement modérés; que les corsages vont fort bien, cambrent la taille et sont d'une très bonne coupe. La fantaisie en ce moment réside dans la façon du corsage, la jupe plate n'y prêtant guère.

Broderies nouvelles, en soies de couleur, de la maison Lecker, 3, rue de Rohan. Nous appelons l'attention sur les ouvrages de cette maison dont le renom est mérité. Voile de fauteuil Louis XV, prenant la forme du fauteuil, milieu étamine brodée, encadrement de grosse dentelle, ganse brodée : 32 francs avec fournitures et échantillon. Une autre, forme Louis XVI, tulle découpé, fleurs et panier brodés : 24 francs; sur batiste bise, dessin cerné de ganse d'or et brodé de soie : 28 francs. Voile de canapé, dessin riche : 50 fr. Nouveau fil de couleur brillant, se lavant très bien et s'employant pour la broderie des services à thé, chemin de table, etc. Service à thé, 12 serviettes, 30 cent. carrés, la nappe 1 m. 63, frangées, dessinées, échantillon et coton rouge : 76 francs. Nappe, 90 cent. carrés, 12 serviettes, dessin faïence Gien, brodé en fil brillant de fleurs de couleur, encadré d'un très beau jour, haut ourlet : 75 fr. En granité crème, broderie russe, même dimension que la précédente : 40 fr. Rideau de tulle, avec application de galon anglais, jours en reprise, fil plat brillant, 2 m. 50 de hauteur : 55 fr. la paire. Le dessin sur toile végétale peut servir plusieurs fois. Même genre : Aube : 70 fr. Nappe d'autel sur 5 mètres : 35 fr. Voile bébé tulle fin, brodé en reprise avec fil plat : 45 fr. Tous ces ouvrages sont des nouveautés de fort bon goût.

Les riches manteaux ornés de fourrures ne sont pas à la portée de tout le monde, et il serait vraiment fâcheux d'être habillée sans élégance, lorsque l'on ne peut dépenser une somme relativement considérable. C'est pourquoi nous engageons les personnes qui nous lisent, à faire une visite à la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants. Elles y trouveront un très grand choix de manteaux de pluie qui, tout en étant imperméables, peuvent être mis en toutes circonstances sans que l'imperméabilité soit même soupçonnée.

Les étoffes choisies pour l'hiver sont chaudes, de disposition différentes et de teintes variées. Si vous voulez, chères lectrices, suivre notre conseil, il vous sera facile d'avoir un vêtement bien fait, confortable, élégant, à un prix très abordable et qui satisfera votre coquetterie tout en épargnant votre bourse.

Envoi franco du catalogue et des échantillons à nos lectrices.

Toutes les personnes dont la peau se gerce sous l'action du froid feront bien de se servir de la *Rosée crème*. Cette

préparation, dont la découverte a fait de la parfumerie une chose aussi nécessaire qu'agréable, ne contient ni oxyde de zinc, ni mercure, en un mot aucune substance nuisible. Elle peut donc être employée en toute sécurité. Par les temps les plus rigoureux, elle conserve à l'épiderme fraîcheur et souplesse. Un emploi suivi fait aussi disparaître les boutons, les rougeurs, les rides et en évite le retour.

Ses propriétés hygiéniques et antiseptiques la recommandent pour guérir les engelures, les crevasses et toutes les petites misères auxquelles nos pauvres bêtes sont assujettis l'hiver.

Le pot : 3 francs chez l'inventeur, M. Bertrand, 35, rue de la Tour-d'Auvergne, dans les magasins de nouveautés et chez les principaux parfumeurs.

MM. ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

Maison de vente : 27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

La maison Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, vient de faire paraître ses nouveautés d'hiver.

D'abord, voici un tissu d'une grande richesse et d'une originalité absolue. C'est une zibeline pékinée, ton sur ton, se composant d'une bande d'uni, large de trois centimètres, et d'une bande de superbe peluche large de deux centimètres. Le costume exécuté avec cette riche étoffe réclame l'introduction de la zibeline unie, que la maison Roullier a fait faire dans toutes les teintes du pékiné. La collection comprend : le gris mésange, le vieux rouge, le bleu Nil, le gris souris, le vieux bleu, l'héliotrope, le bleu foncé et le noir. Il faut voir cette création pour apprécier son incomparable élégance; rien de semblable n'a jamais été fait. En 1 m. 20 le pékin comme l'uni; le pékin coûte 42 francs et l'uni 8 fr. 25 le mètre.

Bien jolis aussi sont les Indéplissables, d'une solidité au toucher et léger d'aspect, dont les teintes très variées sont jolies au possible. Choisir dans les gris, les havanes, les bleus; en héliotrope et en noir, l'Indéplissable a aussi un très grand cachet. En 1 m. 20 de large, il se vend 8 fr. 75 le mètre.

Dans le même genre, quoique ayant une originalité très particulière, nous signalons encore l'Eléphant, beau lainage dont la côte en relief permettra de faire le costume très collant; il coûte 9 fr. 25 le mètre en 1 m. 20 de large.

Étant données la simplicité des façons que comportent d'aussi belles étoffes et leur très grande largeur, il ne faut pour les costumes qu'un très faible métrage.

Au même prix et de la même largeur, le vigoureux Diagonale, d'une souplesse et d'un brillant qui le désigne pour les plus élégantes toilettes du jour et les petites réunions du soir. Il se fait dans tous les gris, héliotrope et havane clair; ce sont des lainages de toute beauté.

CADEAUX ET LIVRES DE MARIAGE

de la maison Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice

La maison Bouasse-Lebel, déjà bien connue de nos abonnées, nous prie de leur rappeler à l'entrée de la saison d'hiver, qu'elle s'est créée une spécialité pour les cadeaux de mariage, livres d'heures, crucifix, bénitiers, émaux, objets de fantaisie, etc.

On sait que cette maison étant réputée entièrement de confiance, tout article, reliure ou objet, revêtu de son nom, est par cela même garanti parfait d'exécution. Les prix sont néanmoins très modérés, car la maison cherche

avant tout à faire bénéficier sa clientèle des avantages qu'elle retire elle-même de sa fabrication très étendue.

Envoi franco des catalogues sur demande.

Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, à Paris (au coin de la rue Garancière).

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN

55, rue Montorgueil

Celles de nos grandes élégantes qui mettent de l'ordre et de l'économie dans leurs achats ont adopté la maison H. Kahn, 55, rue Montorgueil, à l'entresol, pour s'approvisionner de leurs chaussures d'hiver.

Citons quelques-uns des articles de cette maison :

Comme chaussure fine la botte chevreau glacé, piqué blanc, à talon de cuir, 20 fr. 50 ; la même avec talon Louis XV, 21 fr. 50, ou bien la botte chevreau glacé

avec empeigne vernie, talon Louis XV, piqué, à 22 fr. 50.

Pour la pluie, la botte à boutons ou à lacets en veau mégis, claqué carrée, veau ciré, talon plat, 18 fr. 50, ou la botte veau mégis à lacets, claqué carrée maroquin, à 14 fr. 50.

Rappelons aussi la botte Comtesse de Paris en chevreau mat à boutons, à 14 fr. 50.

Pour enfants, fillettes et garçonnets, la maison Kahn a aussi des genres incomparables tels que :

Botte veau mégis à lacets ou à boutons claqué carrée, veau ciré ou veau vernis, talons plats et bout rond, à 10 fr. 50 pour enfants, 12 fr. 50 pour fillettes et 14 fr. 50 pour grandes fillettes.

La botte en maroquin fort est de 7 fr. 75 pour enfants, 9 fr. 75 pour fillettes et 11 fr. 75 pour grandes fillettes.

Nous engageons vivement nos lectrices à demander le catalogue illustré qui leur sera envoyé franco.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4858

Toilettes, confections et modes de M^{me} Thirion,
Boulevard Saint-Michel, 47

Costumes d'enfants de M^{me} Taskin, rue de la Michodière, 2

PREMIÈRE FIGURE. — Costume en lainage anglais et velours loutre. Jupe plate ornée de côté d'une quille entourée d'un velours découpé à créneaux; corsage-habit avec un plastron légèrement bouffant, sur lequel revient une bande de velours, découpée à créneaux, qui borde le devant; col et manches bordés d'un velours découpé. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de feutre beige, doublé de velours loutre; dessus, draperie de velours et surah, plume rose pâle.

DEUXIÈME FIGURE, FILLETTE. — Manteau de pluie en petit drap gros vert à double collet orné de piqures; col piqué brisé; le devant est princesse jusqu'à hauteur des fentes pour passer les bras; les côtés et le dos sont courts et la jupe montée à plis peu profonds (1). — Chapeau de feutre marron à calotte plate; draperie et plume maïs.

TROISIÈME FIGURE. — Costume de fillette en tissu pointillé; redingote à jupe rapportée, devant de velours mordoré, ouvert en cœur sur un plastron plat en surah crème; corsage-veste (voir la planche de patrons) à revers brisés doublés de velours; parement de velours.

QUATRIÈME FIGURE. — Robe en velours de chasse bleu; corsage à basque rapportée, ouvert à l'encolure avec petits revers; manche plate; jupe fendue dans le bas à larges languettes réunies par de petits soufflets rapportés (2). — Chapeau de feutre mousse; l'intérieur de la passe en peluche gris argent; nœud de ruban paille brûlée devant et sur le bord, relevé derrière.

CINQUIÈME FIGURE. — Toilette de dame âgée, en peau de soie brochée à rayure Louis XVI. Le corsage à basque formant de longues pointes, ornées à l'extrémité et au creux de chaque dent de motifs perlés avec glands; large plastron plissé en dentelle noire sur laquelle retombe une rangée de perles; motif de jais avec effilé à la taille.

SIXIÈME FIGURE. — Robe de drap pour petite fille (3). Jupe plate bordée d'un petit volant Greenaway en faille changeante; corsage vague avec ceinture drapée, fermée par un petit chou; collerette plissée, allongée devant et derrière et montée dans un poignet drapé; manche à haut poignet, avec manchette plissée rabattue.

SEPTIÈME FIGURE. — Longue redingote en gros grain broché de velours et petits motifs velours de Gênes à l'intérieur des grands; la redingote droite derrière, est fendue à mi-hauteur de la jupe et garnie seulement d'un boa et de manchettes en castor. — Capote en velours vert changeant bordé de dentelle à paillettes d'or; nœud de ruban corail.

(1, 2 et 3) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *variée* recevront ce patron le 16 novembre.

HUITIÈME FIGURE. — Jaquette en drap broché gris et velours assorti, à grandes manches flottantes montées tres en avant; col de plumes et bordure de la manche, devant en plumes; une cordelière passant autour du cou est nouée derrière. (Voir la planche de patrons et le dos, page 2 de l'Album de ce mois). — Chapeau de feutre gris, sans ornement d'un côté; plume marron derrière et nœud devant, réunis par une draperie de ruban.

MODÈLE COLORIÉ

De M^{me} Launier, 4, rue de Châteaudun

CHEMIN DE TABLE EN TOILE CRÈME, broderie avec jours; la toile crème restant sous les jours, forme transparent.

IMITATION D'AQUARELLE

ECRAN, par Habert-Dys.

PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES

Modèles de M^{me} Leeker, 3, rue de Rohan

PORTE-MONTRE, TRÉPIED.	CACHE-THÉIÈRE.
CALENDRIER PERPÉTUEL.	SAC, SERVIETTE À OEUFS.
CORBEILLE À PETITS PAINS.	PORTE-LETTRES, CHEVALET.
PETIT ÉCRAN DE BOUGIE.	SACHET À MOUTOIRS.
SAC-RIDICULE.	POCHETTE.
DESSUS DE CLAVIER.	CHEMIN DE TABLE.
PORTE-MONTRE, BAGUIER.	

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET ORNÉ, plumetis, cordonnet, pois et point de sable.

ALPHABET, point à la minute.

ONZIÈME ALBUM

Coussin, moquette mosaïque. — M G enlacés. — Bouquets, mimosa. — Garniture. — Jaquette à manches flottantes, dos de la 8^e figure (4858). — L C D enlacés — Plateau essuie-plumes. — Motif broderie plate. — Petit tapis, point à la croix. — Petite garniture guipure Richelieu. — Têtière en batiste de soie. — Motif soutache. — Entre-deux. — Couverture mobile pour livre, point de Hongrie. — Tablier. — Dentelle au crochet. — Guirlande broderie en perles. — Branche pour semé, broderie plate. — Costume en drap. — Toilette de visite. — Bande point à la croix. — Coussin avec fleurettes en relief.

FEUILLE XI

1^{er} côté

CORSAGE-HABIT, 1^{re} figure. } Gravure n° 4858.
REDINGOTE, fillette, 3^e figure.

2^e côté

JAQUETTE À MANCHE FLOTTANTE, page 2 (album de novembre) et 8^e figure (gravure n° 4858).
TABLIER, page 6 (album de novembre).



1^{er} Novembre 1891

Modes de
 Coiffes conf. Couturerie EUROPEENNE 26 B^d Poissonniere - Tissus
 nouveaux de Lⁿ 55 r. Montorgueil - Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3 pl^{ce} du Theatre Français.



1^{er} Novembre 1891

Modes de Paris

Corsettes confections et Modes de M^{le} THIRION 47 B^{pt} Michel - Costumes d'Enfants de M^{me} TASKIN
nouveaux de la M^{me} ROULLIER^{FRÈRES} 27 r. du 4 Septembre - Parfums de la M^{me} GUERLAIN 15 r. de la Paix -

Journal des D^{ames}



es Demoiselles

Rue Vivienne. 18
 M^{me} TASKIN. 2. r. de la Michodière - Ceinturerie EUROPEENNE. 26 B^d Poissonnière - Tissus
 la Paix - Chaussures de la M^{me} KAHN 55 r. Montorgueil - Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3. pl^{ce} du Théâtre Français.

